

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE



ORGANE DE LA CAMPAGNE

Cultivateurs, Correzpondez avec nous !

Ecrire pour le laboureur c'est faire l'aumône aux pauvres

IIIÈME ANNÉE VOL. III.

MONTRÉAL, VENDREDI, 9 DECEMBRE 1870.

No. 6

SOMMAIRE du No. 6—9 Décembre, 1870.

Agronomie.

RAPPORT OFFICIEL.—Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.....	81
AGRICULTURE PROPREMENT DITE.—Lumière. Eau. Animaux indiquant le mauvais temps. Autres signes. Electricité. Vents.—P. Joligneaux.....	82
CARRIÈRE AGRICOLE.—Application; Résidence à la campagne; Mœurs rurales. Influence de la femme. Défaut dans son éducation.....	85
TRAVAUX DE LA SAISON.—Battage. Instruments aratoires. Buchage. Bétail. Saler les porcs. Fumiers.—Un 4 bonné.....	87
PATATES.—Essais de nouvelles espèces.—A. Mousseau.....	88
Notes de la Semaine.	
STABILISATION PERMANENTE.—Combien faut-il pour nourrir une vache à l'étable....	89
LIVE STOCK JOURNAL.....	90
IMMIGRATION.—LE VRAI REMÈDE.—Y. Z.....	90
LE PETIT MANUEL D'AGRICULTURE P B—M. HUBERT LARUE.—Joseph Tassé.....	90
CINQ RÈGLES POUR FAIRE DU LABD AVEC PROFIT.—Di. Genand.....	91
Hygiène.	
LE PATIN.—Moyens de sauvetage.—Un Médecin.....	91
Économie Domestique.	
ENCAUSTIQUE OU CRAGE POUR LES MEUBLES.—Aurèle.....	91
Feuilleton.	
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Le désespoir. La délivrance.....	92
LES MARCHÉS DE LA PROVINCE.....	96

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE No. 2 DE VAUDREUIL.

AVIS PUBLIC.

L'Assemblée Générale annuelle de la Société d'Agriculture No. 2, du Comté de Vaudreuil, se tiendra au lieu ordinaire, dans la Salle Publique de la Paroisse de Rigaud, LUNDI, le vingt sixième jour du courant, à ONZE heures du matin, à laquelle assemblée il sera procédé à l'élection des Officiers et Directeurs de la Société pour l'année prochaine.

Et les membres de la dite Société sont, par le présent, notifiés qu'en vertu d'un règlement adopté par le Conseil d'Agriculture de la Province de Québec, chaque membre devra, pour avoir droit de vote à telle élection, avoir payé sa souscription pour l'année prochaine, au moins une heure avant l'assemblée.

Rigaud, 9 Décembre, 1870.

E. N. FOURNIER,
Sect.-Tres.

(Document Officiel.)

Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

Québec, 23 Novembre, 1870.

Présents : MM. L. Archambault, J. O. Beaubien, L. Beaubien, Benoit, Browning, De Blois, Gaudet, Joly, Massûe, Ross et Tassé.

Lecture des procédés de la dernière assemblée qui sont approuvés.

M. Browning, secondé par M. Massûe, propose : Que les noms de M. Tassé et celui du moteur soient ajoutés au Comité proposé pour préparer la formule de questions auxquelles les Sociétés d'Agriculture auraient à répondre, quant à leurs opérations de l'année écoulée. (Adopté.)

Lecture du Rapport du Comité chargé d'examiner les pétitions des Collèges de Lennoxville, de St. Francis et celle des citoyens du Township de Compton.

M. L. Archambault, secondé par M. De Blois, propose : Que le Rapport du dit Comité soit approuvé et que copie de cette partie du rapport qui recommande l'établissement d'une Ecole d'Agriculture à Compton soit envoyée aux intéressés. (Adopté.)

Le Conseil s'ajourne à 8 heures P. M.

SEANCE DU SOIR, 8 HEURES, P. M.

Les mêmes étant présents.

Lecture du rapport du Comité chargé de conférer avec la Chambre des Arts et Manufacture au sujet des Expositions Provinciales lequel est adopté aux conditions suivantes :

1o. Toutes annonces ou avis pour Exposition Provinciale seront signés conjointement par le Secrétaire du Conseil d'Agriculture et celui de la Chambre des Arts et Manufactures.

2o. Tous les arrangements pour la direction du Département Agricole aux Expositions Provinciales seront faits par le Conseil d'Agriculture et ceux du Département Industriel par

la Chambre des Arts et Manufacture.

3o. La liste des prix pour le Département Agricole de toutes Expositions Provinciales sera préparée par le Conseil d'Agriculture et celle du Département Industriel par la Chambre des Arts et Manufactures, le montant des prix pour cette dernière ne devant jamais dépasser la somme votée pour cette fin, à une assemblée du Conseil d'Agriculture et du Comité de la Chambre des Arts et Manufactures.

4o. Toutes les entrées des compétiteurs dans le Département agricole seront reçues par le Secrétaire du Conseil d'Agriculture et celles des compétiteurs dans le Département Industriel par le Secrétaire de la Chambre des Arts et Manufactures : chaque Secrétaire émettra les billets nécessaires aux exposans, mais dans tous les cas, ces billets devront être fournis par le Secrétaire du Conseil d'Agriculture auquel il faudra en rendre un compte fidèle.

Les diplômes qui, dans une exposition provinciale, seront émis par le Département agricole seront signés par le Président et le Secrétaire du Conseil d'Agriculture et ceux émis par le Département Industriel, par le Président et Secrétaire de la Chambre des Arts et Manufactures.

Les juges, dans le Département Agricole et Industriel seront nommés par le Conseil d'Agriculture et la Chambre des Arts et Manufactures respectivement et seront sur le même pied d'égalité, quand à leurs frais de voyage, &c., &c.

Les prix accordés et les dépenses encourues par le Département Industriel aux Expositions Provinciales seront payés par le Conseil d'Agriculture, par l'entremise de la Chambre des Arts et Manufactures et toutes les recettes des Expositions appartiendront exclusivement au Conseil d'Agriculture.

Lecture d'une pétition de M. Camille Lussier, propriétaire du *Journal d'Agriculture*, publié à St. Hyacinthe, demandant de l'aide pécuniaire pour encourager cette publication agricole.

M. Ross, secondé par Mr. Gaudet,

propose : Que la somme de \$400 soit payée annuellement au *Journal d'Agriculture*, publié à St. Hyacinthe, et ce à titre d'encouragement.

La motion étant mise aux voix est perdue sur la division suivante :

Pour : MM. Ross, Benoit et Gaudet. (3).

Contre : MM. L. Archambault, J. O. Beaubien, L. Beaubien, Browning, DeBlois, Massüe et Tassé. (8).

Mr. Massüe, secondé par Mr. Benoit, propose : Que ce Conseil d'Agriculture verrait avec plaisir la réunion des Sociétés No. 1 et No. 2, du Comté de Verchères ; les élections des directeurs et les Exhibitions devant avoir lieu à l'avenir et se tenir dans le rang de la Beauce, dans la Paroisse de Verchères, comme étant l'endroit le plus central ; à cette condition, il sera loisible aux dites deux Sociétés de se réunir pour l'élection prochaine des directeurs et officiers de la Société du Comté de Verchère. (Adopté.)

Le conseil s'ajourne à demain à 10 heures, A. M.

SÉANCE du 24 Novembre, 1870.

Les mêmes étant présents.

Cette séance est occupée particulièrement à discuter le *Petit Manuel d'Agriculture* du Dr. H. Larue, et à signaler quelques changements à faire à la loi d'agriculture actuelle, après quoi le Conseil s'ajourne.

(Par ordre,)

GEORGES LECLERC,
Secrétaire.

Agriculture proprement dite

Lumière.

N'oublions pas que nous écrivons ce travail en vue de rendre service aux habitants des campagnes. Nous aurions qualité pour traiter de la lumière avec tous les développements scientifiques que comporte le sujet, que nous nous garderions bien de le faire, car nous manquerions notre but. Nous en parlerons en cultivateur, non en physicien.

La lumière nous intéresse non-seulement parce qu'elle nous apporte de la chaleur, mais encore parce que ses rayons simplement lumineux nous sont indispensables et que ses rayons chimiques opèrent des réactions également indispensables. L'homme, les animaux, les végétaux ont besoin de la lumière. A vivre dans l'obscurité des mines dans le demi-jour des villes à rues étroites et à constructions hautement étagées, on ne se porte jamais aussi bien qu'à vivre en pleine lumière. Pas n'est besoin d'ajouter que les bêtes sont dans le même cas que l'homme. Le lait et le beurre des vaches qui ne sortent point de l'étable ; la chair des animaux engraisés dans l'ombre, n'ont pas la saveur

des produits provenant d'animaux élevés à la lumière. Les plantes privées de lumière n'ont point non plus la saveur des plantes éclairées, ce qui n'est pas toujours un mal aux yeux de la ménagère, mais ce qui n'en prouve pas moins l'efficacité de la lumière. Où la nature ne trouve pas son compte, nous trouvons quelquefois le nôtre. Ainsi, nous empêchons la lumière d'arriver au cœur de nos chichorées-endives ; nous aidons les laitues romaines à se *coiffer* ; nous recouvrons nos crambés soit avec une butte de terre, soit avec un cylindre en poterie ; nous mettons nos grands céleris en jauge pour les faire jaunir, c'est-à-dire pour défaire la couleur verte que la lumière avait faite ; nous empaillons nos cardons, ou nous les plaçons dans l'obscurité du cellier et de la cave, uniquement pour que le jour ne leur arrive plus, pour étioiler les feuilles, pour les empêcher de prendre une saveur prononcée, ou bien encore pour diminuer cette saveur, quand elle existe, comme avec ces mêmes cardons que nous n'étioilons qu'après leur complet développement à la lumière.

On peut donc avancer que l'obscurité ne s'oppose pas seulement à la coloration et à l'accentuation de la saveur, mais que, dans certains cas, elle décolore et affadit des plantes d'abord colorées et très-sapides. L'asperge, qui ne voit pas la lumière, reste blanche, et, dans le Nord, on la veut toujours ainsi ; en France, nous l'aimons encore autrement et la laissons pousser à la lumière, afin d'accroître sa saveur. Simple affaire de goût. Nous avons des plantes, telle que les choux-cabus, les laitues pommées, qui soustraient naturellement une forte partie de leurs feuilles à la lumière, et se sont principalement ces feuilles que nous recherchons, à cause de leur délicatesse et de l'affaiblissement de leur saveur. Nous connaissons des personnes qui mangent en salade les rejets de navets et de betteraves, conservés en cave, et qui ne sauraient les manger s'ils avaient reçu la lumière de pleine terre. On ne peut donc pas rigoureusement dire des plantes, comme des animaux, que la lumière les améliore au point de vue gastronomique ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle les améliore au point de vue de la nature, qu'elle les fortifie, qu'il n'y a point de comparaison à établir, pour la force, entre une plante qui a vécu à la lumière et une plante qui a vécu dans l'obscurité.

Les plantes d'ailleurs, sans parler, en disent plus sur ce sujet, que nous n'en disons avec nos mots et nos phrases. Vos pommes de terre qui germent en cave, s'allongent outre mesure et se tordent dans la direction des ouvertures ; la racine qui pousse en silos, traîne sa tige sous

terre, vers la fin de l'hiver, et cherche instinctivement, pour ainsi dire à sortir du côté où le soleil se lève ; l'arbre que vous placez en éventail contre un mur chaperonné, s'en détacherait s'il n'était palissé, et se pencherait en avant pour mieux éclairer ses parties ombrées ; l'arbre des fourrés cherche constamment à passer sa tête au-dessus de celles de ses voisins ; la fleur que vous cultivez sur une étagère d'appartement, s'incline toujours du côté de la fenêtre, non pour demander de la chaleur au soleil, qui n'a rien à lui donner en hiver, par exemple, mais pour lui demander de la lumière.

De toutes ces observations très-significatives, il résulte donc que si nous voulons des plantes vigoureuses, nous ne devons pas les semer trop serrées, et que celles qui *fondent* ou *nuillent* ont manqué de la lumière nécessaire à leur développement. Quand nous voulons des plantes chétives, délicates, fabriquées, comme le lin ou le chanvre, en vue d'obtenir de la filasse fine, nous n'avons qu'à les priver de lumière ; mais, en retour, quand nous voulons de robustes céréales, une forte paille, du grain bien nourri, de bons semenceaux, la lumière ne doit pas être épargnée.

Sans la lumière, qui, en ceci, agit chimiquement, les plantes ne pourraient pas décomposer l'acide carbonique de l'air pour lui prendre le carbone qui fait leur charpente et nous donne le charbon. Voilà pourquoi il n'y a pas de plantes aussi pauvres en charbon que celles qui ont végété dans l'obscurité ; voilà pourquoi les arbres de lisières, d'éclaircie ou de taillis fournissent plus de charbon que les arbres de l'intérieur des massifs.

On assure qu'une lumière très-vive est défavorable à la germination des graines et que les jardiniers ont intérêt à faire leurs semis au nord plutôt qu'à l'exposition du midi. Nous voulons bien le croire puisqu'on nous l'affirme ; cependant, il nous semble que, dans le cas particulier, c'est plutôt au défaut d'humidité qu'à l'excès de lumière qu'il faut attribuer le désavantage de l'exposition trop éclairée.

La lumière, enfin, contribue certainement à l'amélioration du sol par son intervention dans les réactions chimiques qui s'opèrent dans cet immense laboratoire. Il y a lieu de croire que de la terre labourée qui ne verrait pas la lumière, n'acquerrait point les propriétés d'une terre découverte et éclairée, alors même qu'on lui donnerait artificiellement autant de chaleur qui si elle la recevait directement du soleil.

Eau.

Nous avons dit que, sans chaleur, il n'y avait pas de végétation ; nous pouvons ajouter que, sans eau, il n'y

en aurait pas davantage. Pour ce qui regarde les animaux, l'eau est également d'utilité absolue; ce qu'ils perdent par la transpiration, par les sécrétions liquides, doit leur être rendu nécessairement. L'air trop sec fait souffrir l'homme comme il fait souffrir la plante. Sans eau, les vivres de la terre, pas plus que les engrais fournis par le cultivateur, ne sauraient être dissous, c'est-à-dire fondus, comme nous disons vulgairement, et, ne l'étant point, ils ne sauraient arriver dans les organes des végétaux. C'est pour cela que, pendant les années très-sèches, les engrais ne s'usent guère, surtout les engrais pulvérulents du commerce, et que les récoltes n'en profitent guère ou point. Sans eau, les plantes qui se flétrissent sous les vents secs et sous le soleil chaud, ne se rétabliraient pas et périraient vite. Les cas ont donc été prévus, et la nature a mis de l'eau dans l'air sous forme de vapeur.

Quand cette vapeur est dissoute, nous ne l'apercevons pas plus dans l'atmosphère que nous n'apercevons le sucre dans un verre d'eau sucrée; quand elle est à l'état vésiculaire, c'est-à-dire à l'état de toutes petites bulles, rapprochées les unes des autres par millions et milliards, nous voyons celles-ci dans l'air, comme nous y voyons les bulles de savon. Dans cet état, la vapeur d'eau forme des brouillards et des nuages.

Il est rare que l'air soit saturé de vapeur d'eau; le plus ordinairement, il n'en contient que la moitié de ce qu'il pourrait contenir au maximum, et, pendant les étés les plus secs ou par les hâles, il en garde environ le sixième, dans le voisinage de la terre s'entend, car à mesure que l'on s'élève, cette quantité de vapeur diminue.

Rien n'est plus facile que de démontrer la présence de la vapeur d'eau dans l'air, alors même que le ciel est pur et sans nuages. Prenez une carafe ou un verre; mettez-y de l'eau avec de la glace pour la refroidir; portez ensuite cette carafe ou ce verre d'eau glacée à l'air, et vous verrez la vapeur de l'atmosphère se condenser et se déposer à l'extérieur du vase, dont la transparence sera bientôt troublée. Si mieux vous aimez, exposez de la chaux vive à l'air, et vous remarquerez qu'elle s'y humecte vite, s'y fendille, se délite ou *fuse*, tant est grande sa faculté d'absorber l'eau. Quantité de substances s'emparent aisément de l'eau de l'air et s'y dissolvent. La potasse, la soude, les nitrates de chaux et de magnésie sont de ce nombre. Quand l'air est plein de vapeur, le sel de cuisine devient très-humide, à cause des sels de magnésie qu'il renferme. Les cordes de violon se tendent et se rompent; les cordes de chanvre et de lin se raccourcissent aussi d'une manière sensible; les cheveux s'allon-

gent au contraire sensiblement et ne tiennent point frisés; les boiseries se gonflent; les portes et les fenêtres se ferment donc plus difficilement que par un temps sec; la suie des cheminées se charge d'humidité, s'alourdit, se détache et tombe au foyer; l'homme et les bêtes éprouvent de la fatigue, du malaise, parce que la dépense de forces à laquelle nous sommes faits, n'est plus en équilibre avec le poids réduit de la colonne d'air.

L'hygroscope en forme de capucin qui se découvre par le temps sec et se couvre par un temps humide; l'hygroscope qui nous représente un homme sur le seuil de sa porte quand il fait beau et rentrant chez lui quand la pluie menace, sont façonnés l'un et l'autre avec de la corde à boyau qui se raccourcit par l'humidité et s'allonge par la sécheresse. L'hygromètre de Saussure est fait avec un che-

Animaux indiquant le mauvais temps.

Les habitants des campagnes ne s'en tiennent pas aux seules indications des substances hygrométriques. Ils ont par devers eux beaucoup de remarques assez généralement exactes et qui ne sont point à dédaigner. Ainsi, quand l'air est très-humide, les engelures, les cors aux pieds, les anciennes blessures font éprouver de la douleur: les poules se becquettent les plumes, comme pour les lustrer, et se roulent dans la poussière, vraisemblablement afin de se débarrasser de la vermine qui les tourmente. Les oiseaux aquatiques se baignent, courent sur l'eau et battent des ailes; les crapauds et les grenouilles font plus de bruit que d'habitude, et les premiers sortent le soir en grand nombre; les grenouilles vertes ou rainettes, renfermées dans une bouteille, se tiennent au fond de cette bouteille; les taupes travaillent plus que de coutume; les limaces et les vers se montrent en quantité; le paon, la pie, le geai et le martin pêcheur font entendre des cris désagréables; les brebis mangent plus goulûment qu'à l'ordinaire; les hirondelles rasent la terre; les lézards se cachent; les belettes regagnent leurs trous; les chats se fardent ou se débarbouillent; les poissons sautent hors de l'eau.

Autres signes.

Si l'atmosphère est humide, des cercles blanchâtres et brumeux se voient autour de la lune et du soleil, parce que nous regardons ces astres à travers des vapeurs transparentes. L'atmosphère nous paraît lourde et étouffante, précisément parce qu'elle est plus légère que de coutume; les champignons poussent sur les fumiers et dans le terreau de nos jardins; les fosses d'aisances répandent des odeurs ammoniacales très-pénétrantes, qui font éprouver des picotements aux

narines et aux yeux; l'eau des mares devient trouble, parce que les insectes s'y remuent, s'y agitent beaucoup; les brouillards du matin s'élèvent promptement, parce que les couches supérieures de l'air sont devenues légères; le vent du midi règne; les corps, que nous trouvons froids, tels que métaux, marbre et pierre polie, refroidissent l'eau de l'atmosphère, la condensent et se mouillent; le son des cloches, par un temps calme, arrive plus vite et plus distinctement à nos oreilles; les nuages masquent le soleil à son coucher; le ciel est très-rouge à l'orient avant le lever du soleil; le souci pluvial et le lin à grandes fleurs rouges n'ouvrent pas leurs corolles, tandis que la fleur de pimprenelle s'ouvre et que les tiges de trèfle, de pois, de haricots, de vesces se redressent. On s'attend encore à la pluie quand le temps est pommelé, quand on découvre l'arc-en-ciel.

La vapeur d'eau dissoute dans l'air, ou s'y trouvant à l'état vésiculaire ou visible, se condense, autrement dit se liquéfie par le refroidissement, tombe des nuages en pluie, ou tombe de l'espace en bruine, sans qu'il y ait le moindre nuage au ciel, ou se dépose en rosée.

D'autres fois, la vapeur d'eau qui se condense sur la terre très-refroidie, y forme une mince couche de glace, que nous appelons *verglas* et qui a, entre autres inconvénients, celui de déchirer les bourgeons d'arbres.

D'autres fois encore, quand la vapeur condensée en pluie traverse des couches d'air froid, elle y forme le grésil, les grêles.

Electricité.

Il y a de l'électricité partout, dans l'air, dans la terre, dans les animaux, les végétaux, etc. D'ordinaire, on emploie le frottement pour la mettre en évidence. Frottez un morceau d'ambre sur de l'étoffe de laine, et ce morceau d'ambre acquerra la propriété d'attirer à lui les corps légers, comme des barbes de plume; frottez de la cire d'Espagne, et vous obtiendrez le même résultat; approchez ensuite de votre visage ce bâton de cire échauffé par le frottement, et il vous semblera sentir l'impression d'une toile d'araignée sur la peau. Frottez la peau d'un chat avec la paume de la main, et votre main s'engourdira vite, et parfois même les poils du chat émettront des étincelles dans l'obscurité. Passez la main dans vos cheveux pendant quelques minutes, et vous éprouverez, quoique à un degré moindre, le même engourdissement. Voilà de l'électricité. Les vésicules de vapeur qui se frottent, dans l'air, ainsi que les nuages qui se heurtent, qui se pressent, y développent également de l'électricité. Les éclairs représentent la lumière électrique; le tonnerre est une manifestation bruyante de l'électricité; la grêle, que nous redoutons

tant aux heures d'orage, ne se forme que sous l'influence de l'électricité.

L'électricité, comme la chaleur, ne court pas également vite à travers tous les corps. D'aucuns la conduisent bien ; d'autres moins bien ; quelques-uns la conduisent mal. Nous avons intérêt à les distinguer et à les bien connaître. Les métaux sont les meilleurs conducteurs de l'électricité, et c'est pour cela que leur voisinage n'est pas très-rassurant en temps d'orage. Après eux, viennent le chanvre, le lin, le corps de l'homme et celui des bêtes, tous les liquides, excepté les huiles. L'air humide conduit bien l'électricité, tandis que l'air sec la conduit très-mal. Plus les corps sont élevés et rapprochés par conséquent d'un nuage orageux, plus ils ont de chance d'être atteints par la foudre ; plus les objets sont pointus en même temps qu'élevés, plus l'électricité est attirée vers eux. La suie des cheminées passe aussi pour bien conduire le fluide électrique ; l'air des cheminées chauffées jouit de la même propriété, à cause sans doute de la vapeur d'eau qui s'élève des combustibles.

Or, de toutes ces observations, il résulte ceci :—Les habitations élevées, à toit pointu, à girouettes terminées en fer de lance ; les habitations renfermant beaucoup de métaux, soit à découvert, soit cachés, sont plus exposées à la foudre que les maisons n'offrant point ces conditions. Si les églises sont souvent foudroyées, c'est à cause de l'élévation et de la forme pointue des clochers ; si les sonneurs qui, par ignorance, s'imaginent conjurer le danger en mettant les cloches en mouvement, sont souvent victimes de cette ignorance, c'est parce que la corde de chanvre conduit bien l'électricité. Si les arbres, les peupliers pyramidaux, par exemple, sont plus exposés aux coups de foudre que les autres arbres, c'est à cause de leur élévation et de leur forme pointue ; s'il y a danger à s'abriter sous les arbres, en temps d'orage, c'est parce que le corps de l'homme est meilleur conducteur de l'électricité que le bois, et que cette électricité, attirée d'abord par l'arbre, le quitte pour se jeter sur l'homme, dès qu'il est à sa portée. Beaucoup de personnes croient que les arbres élevés protègent les maisons de ferme, et peut-être n'ont-elles pas tort ; mais il est toujours prudent de se tenir à la maison quand ils attirent l'électricité sur eux. Dans les Ardennes, et autre part, on assure que les hêtres n'attirent point la foudre ; c'est une observation à vérifier. Si, en temps d'orage, on se tient près de la cheminée, on court plus de danger qu'en s'en éloignant, surtout si la cheminée est élevée, si l'on y brûle du bois vert, et si la suie est humide ainsi que l'air. Sur l'eau, on est plus exposé à la foudre que sur la terre. Enfin, quand on a parcouru le livre

de M. Gavaret sur la *télégraphie électrique*, on reste épouvanté à la pensée des périls que présentent les chemins de fer, au moment des orages, et cependant, jusqu'à ce jour, les voyageurs n'ont pas eu à en souffrir.

Les mauvais conducteurs de l'électricité sont le soufre, le goudron, les résines, le verre, la rouille des métaux, la soie, la porcelaine, le charbon, pourvu qu'il n'ait pas été porté à une haute température, car la braise de boulanger est employée pour garnir le pied de la chaîne des paratonnerres. Le charbon des cornues à gaz est également un bon conducteur.

Quand la foudre tombe quelque part, elle s'attaque de préférence aux bons conducteurs, les parcourt rapidement, les brûle, s'ils sont minces, et aime le fer ; quant aux mauvais conducteurs, elle les brise au point où elle les touche et les lance en éclats.

On se préserve des inconvénients de la foudre au moyen de paratonnerres imaginés par Franklin. Les pointes diminuent le danger et préservent les bâtiments.

On a cherché à se préserver de la grêle au moyen des perches fixées au milieu des champs, et terminées soit par de la paille, soit par des pointes en fer. Le succès n'a pas répondu à l'attente.

L'électricité peut décomposer l'eau, les sels, les alcalis, et cette décomposition opérée dans le grand laboratoire de la nature, est certainement utile à la végétation. Nous lui devons des résultats encore inexplicables ; nous lui devons vraisemblablement la formation de l'acide nitrique et de l'ammoniaque dans l'air et dans la terre ; et beaucoup de savants se sont demandé si, en électrisant directement le sol ou les récoltes par les moyens artificiels à notre disposition, il ne serait pas possible d'obtenir des résultats inespérés. Nous n'y comptons guère.

Vents.

Supposons deux chambres séparées l'une de l'autre par une porte bien close. L'une de ces chambres est chauffée ; l'autre ne l'est pas. Si nous ouvrons la porte et si nous plaçons sur le seuil une chandelle ou une bougie allumée, la flamme s'inclinera vers la chambre chaude, et nous reconnaitrons de suite, à ce signe, l'existence d'un courant d'air. L'air échauffé, occupant plus d'espace et étant plus léger que l'air de la chambre froide, celui-ci se précipitera à sa place. Si nous plaçons une chandelle ou une bougie devant un foyer, la flamme se dirigera vers la cheminée, parce que l'air froid l'y chassera en allant occuper la place de l'air chaud qui monte et s'en va constamment par le conduit. Il nous arrive souvent, lorsque nous sommes assis en face d'un bon feu, de dire : *On brûle par*

devant, mais on gèle par derrière. Cela prouve tout simplement qu'un courant d'air s'établit entre le foyer et l'appartement. Eh bien, ce qui, dans ces conditions, se passe en petit, se passe en grand à la surface de la terre. L'air échauffé sur n'importe quel point du globe, s'élève en raison de sa dilatation et de sa légèreté, et l'air froid reprend sa place, s'échauffe à son tour et monte comme le précédent. C'est ainsi que s'établissent les courants d'air, auxquels on a donné le nom de *Vents*, comme s'établissent les courants d'eau dans un vase placé sur le feu. Les parties chauffées montent à la surface ; tandis que les parties moins chaudes ou tout à fait froides descendent pour remonter à leur tour.

Les courants d'air se forment dans tous les sens et vont dans toutes les directions. Près de la surface du sol, les girouettes nous indiquent les directions ; à de grandes hauteurs dans l'espace, les nuages nous tiennent lieu de girouettes,

Les vents sont froids ou chauds, humides ou secs, selon qu'ils ont passé, avant d'arriver à nous, sur des montagnes refroidies, sur des mers ou des contrées mouillées ou sur des contrées sèches et brûlantes.

—“ La vitesse du vent est très-variable, rapporte M Soubeyran d'après nous ne savons plus quel observateur : un vent à peine sensible parcourt 16 lignes en une seconde, un vent modéré 6 pieds, un vent fort 30 pieds, le vent de tempête 66 pieds, l'ouragan 108 pieds, l'ouragan qui renverse les édifices 135 pieds.” Il ajoute, quand à la pression exercée par le vent sur les objets : “ Cette pression sur une surface de un pied carré est, pour un vent à peine sensible, de $\frac{1}{2}$ dragme, pour un vent frais, de 1 à 2 onces ; pour une forte brise de $2\frac{1}{2}$ livres et plus ; pour une forte tempête, de près de 13 livres : elle dépasse quelquefois 40 livres pour les ouragans.”

Les vents ont leurs avantages et leurs inconvénients. Ils purifient l'atmosphère en mélangeant les couches d'air et en chassant les vapeurs et les miasmes ; ils transportent les nuages dans les diverses directions et nous assurent les arrosements sur les divers point de la terre. Ils nous permettent de construire ces moulins à vent qui nous servent à mouler le grain, à fabriquer l'huile, à élever l'eau, etc. Ils fortifient les fibres des plantes ; ils favorisent la fécondation en transportant le pollen d'une fleur à l'autre chez les plantes dioïques. (1) Mais aussi, par cela même que le vent fortifie les fibres végétales, il altère la qualité de la filasse de lin et de chanvre qui devient grossière dans toutes les contrées où règnent de

(1) Nom donné aux plantes dont les sexes sont séparés sur des individus différents.

grands vents ; il contrarie la culture du houblon en abattant les tuteurs ; il infecte les terres en disséminant outre mesure les graines ailées des mauvaises plantes, telles que les graines de chardon, de laiteron, de pissenlit ; il entraîne les sables mouvants et les balais sur les emblaves ; il rompt les plantes à tige molle ; il arrête la végétation des plantes les plus robustes en desséchant le sol, en flétrissant les feuilles de ces plantes, en ébranlant par trop les racines. Le vent humide et chaud, très-favorable aux plantes fourragères, est très-nuisible en ce qu'il contrarie la fécondation par sa violence.

Rien que d'après les rapides données météorologiques que nous venons d'exposer, il est facile de s'expliquer les différences de situation au milieu desquelles opère le cultivateur, facile de comprendre que nous avons à compter avec les montagnes, avec les bois, avec la nature et la couleur du terrain, avec le voisinage des eaux, avec les vents dominants, etc. Ce sont ces distinctions qui constituent les climats si variés, souvent à de très-courtes distances.

P. JOIGNEAUX.

Carrrière Agricole.

APPLICATION ; RÉSIDENCE A LA CAMPAGNE ; MŒURS RURALES.

Je n'ai pas encore parlé de la condition morale la plus essentielle peut-être au succès d'une entreprise agricole : je veux dire l'*application*, ou de la ferme détermination de l'homme qui la dirige, de consacrer ses soins et son temps à en ordonner et surveiller tous les détails. Ce n'est pas trop d'un homme tout entier pour l'agriculture ; et se serait en vain que l'on se flatterait du succès, en lui consacrant quelques instants dérobés à d'autres occupations, ou interrompus par des distractions d'affaires ou de plaisir. L'homme qui ne veut faire de l'agriculture qu'un délassement, doit bien calculer du moins que, si dans les circonstances les plus favorables, il n'y éprouve pas de grandes pertes, il ne pourra jamais y trouver les bénéfices qu'il aurait pu en espérer au moyen d'une constante application.

Au nombre des circonstances de l'application, il faut compter en première ligne la *résidence*. C'est pendant tout le cours de l'année que la présence d'un agriculteur à la tête de son entreprise est d'une nécessité absolue. Sans doute, lorsqu'après un assez grand nombre d'années de soins, de tâtonnements et de recherches, un homme est parvenu à amener son affaire au point que les mécaniciens appellent le *mouvement uniforme* ; lorsque la machine n'a plus besoin que de recevoir une impulsion déter-

minée, pour persévérer dans une marche à laquelle il n'y a plus rien à changer, parce que l'expérience a prononcé sur la régularité de tous les détails ; lorsque l'agriculteur a lui-même terminé son apprentissage de pratique, de manière à pouvoir juger même de loin les difficultés accidentelles que les circonstances peuvent faire naître, il est possible, à la rigueur, qu'il dirige son exploitation au moyen d'un agent dévoué et intelligent, et sans une présence continue sur les lieux : mais dans ce cas même, il est presque impossible que les bénéfices ne soient pas diminués par cette circonstance, parce qu'il se rencontre une multitude de cas où il est indispensable de prendre une détermination prompte, et où l'inspection des objets peut seule la motiver avec certitude. Tant que les choses ne sont pas parvenues au point que je viens d'indiquer, tant sous le rapport de l'expérience pratique de l'agriculteur que sous celui de la marche de l'exploitation, se serait se faire une chimérique illusion que de croire à la possibilité de diriger la culture d'une ferme, sans y fixer sa résidence pour toute l'année.

Dans les pays où les grands propriétaires n'ont pas cessé de résider sur leurs domaines, c'est-à-dire, dans presque tous les États de l'Europe, la France exceptée, le ton de la bonne société ne s'est pas modelé exclusivement sur les habitudes de la vie urbaine : là chacun est resté dans les habitudes de la vie rurale, et loin de les considérer comme déshonorantes, on y voit le cachet d'une supériorité sociale qui commande du moins la considération, parce que la richesse et la puissance sont restées entre les mains des hommes qui n'ont pas abandonné la terre qui en forme la base la plus solide.

On sait tout ce qu'ont gagné les mœurs françaises en politesse, en élégance, et l'on peut dire aussi en frivolité, à cette combinaison sociale qui réunissait dans la capitale et dans les grandes villes, tout ce que la population comptait d'hommes opulents et devenus avides du genre de jouissances qu'ils y rencontraient. On a pu voir aussi, dans les événements des cinquante dernières années, quel genre d'influence a exercé cette combinaison sur la position sociale et politique de la classe d'hommes qui désertait ainsi la propriété foncière pour se concentrer dans les villes. Il semble qu'il eût été facile de prévoir les conséquences nécessaires de cette grande révolution dans les mœurs des diverses classes de la population ; car celle qui, en se plaçant en contact avec les classes industrielles dont la fortune s'accroissait chaque jour, venait échanger contre les places et les faveurs fugitives de la cour le patri-

monisme qu'elle avait dévoré dans le luxe des grandes cités laissait derrière elle une autre classe industrielle à laquelle devait échoir en partage la propriété des terres qu'elle avait délaissées, parce que la terre valant toujours le double pour le propriétaire qui la foule chaque jour de ses pieds, elle doit appartenir tôt ou tard à ceux auxquels on a cédé cet avantage.

Mais ce qu'il est important de considérer pour l'objet qui m'occupe ici, c'est la disparition presque totale des mœurs rurales dans les classes élevées de la société, au milieu de ce grand revirement de la propriété foncière. Dès qu'on a eu considéré comme une espèce de honte la résidence de la campagne, ceux-là même qui ne l'avaient pas quittée, adoptèrent comme une sorte de compensation et pour se rapprocher autant qu'il était possible des apparences de la bonne société, les usages et les habitudes que les convenances de la vie urbaine y avaient introduites, dans la distribution des habitations, dans les vêtements, dans les ameublements, dans la division du temps pour chaque journée, et dans toutes les habitudes de la vie privée, c'est-à-dire, dans toute les circonstances qui exercent le plus d'influence sur les jouissances et le bonheur de chaque jour ; chez les propriétaires habitant encore la campagne, tout fut calqué sur les usages adoptés à la ville, comme si une position et des circonstances si différentes ne devaient pas exiger des habitudes et des usages souvent entièrement opposés. Il est résulté de là une contradiction perpétuelle entre les circonstances de la vie rurale et les habitudes de tous ceux des propriétaires qui résident momentanément à la campagne, et même d'un très-grand nombre de ceux qui ont continué à y faire leur séjour habituel : tout le monde a voulu être citadin, même au village, et l'on s'est ainsi laissé entraîner à une multitude d'habitudes qui y rendent la vie tellement gênante et incommode, qu'on a fait disparaître presque tout le charme qui s'attache à la vie rurale, pour les hommes qui la comprennent et qui savent en admettre les conséquences.

Lorsqu'un habitant des villes fait un séjour à la campagne, la difficulté qui domine particulièrement ses pensées, c'est de savoir comment il emploiera ses soirées ; mais l'homme qui sait vivre hors des villes, n'éprouve guère cet embarras : les soirées ne lui sont pas à charge, car il n'en a pas ; mais en revanche, il a de charmantes matinées, parce qu'il se couche et se lève de bonne heure ; et si dans les journées les plus courtes de l'hiver, une couple d'heures de nuit précèdent le souper qu'il prend immédiatement avant d'aller se livrer au repos, il trouve cet espace bien court,

parce qu'il connaît les douceurs de la vie de famille, et parce que dans le nombre des occupations qui on de l'attrait pour lui, il en est toujours de sédentaires, bien plus qu'il n'en faut pour occuper quelques heures de la journée ; et s'il a autrefois habité les villes, il ne lui arrivera certes jamais d'en regretter ni les longues et bruyantes soirées, ni les parties de jeu, les spectacles ou les fêtes qui les occupent.

Il est horticulteur, agriculteur ou planteur, car, à la campagne, malheur à qui ne sait pas se faire une occupation qui l'intéresse. Au retour de ses courses du matin, il ne tarde guère à sentir qu'il s'est déjà écoulé longtemps depuis le déjeuner qu'il a pris avant de sortir ; il dîne à midi, et il trouve bien rarement qu'il soit encore trop tôt ; ayant pris son repas en même temps que ses valets et ses ouvriers, aucune heure de la journée n'est morte pour la surveillance des travaux qu'il fait exécuter. Lorsqu'il revient des champs avec les gros souliers ferrés qui sont sa chaussure favorite, parce qu'elle est la plus commode à la campagne, dès que les pieds s'y sont habitués, il rentre chez lui librement et sans craindre, et y amène ses amis crottés comme lui, parce qu'il n'y trouve pas des parquets cirés que la maîtresse de la maison tremble de voir salir, et sur lesquels l'homme qui à le malheur de porter des clous sous ses semelles, est aussi gêné que l'est avec des souliers de ville, celui qui veut traverser les guérets ou les chemins boueux ou pierreux de la campagne. Ses vêtements sont ceux qui lui conviennent le mieux pour ses occupations de tous les jours, et il visite ses voisins vêtu comme il se trouve, parce qu'une vaine étiquette ne vient point se mêler à ses relations amicales : il vit heureux, parce qu'autour de lui, tout est en harmonie avec les circonstances dans lesquelles se passe sa vie de chaque jour. Les mœurs rurales, telles que je viens de les décrire, étaient celles de nos pères, et ce n'était ni le hasard ni le caprice qui les avaient faites, mais elles résultaient de la nature même des choses. Dans la migration des propriétaires vers les villes, ils y portèrent d'abord ces mœurs, spécialement en ce qui regarde la distribution des journées par les repas, qui en forment la division naturelle : on ne tarda pas de s'apercevoir que dans la vie urbaine, une autre distribution du temps est beaucoup plus commode et plus appropriée aux besoins des affaires et aux jouissances des individus ; mais comme rien n'est changé dans les éléments de la vie rurale, qui sont à peu près les mêmes dans tous les temps, il faudra bien que ceux qui veulent vivre heureux dans cette position, reviennent à des mœurs plus conformes à toutes les circonstances qui les en-

tourent. En effet, le séjour de la campagne entraîne pour ceux qui ne savent pas y conformer leurs habitudes, tant de gêne et de contrainte de tous les instants, que l'on ne doit pas être surpris qu'il existe toujours chez eux une tendance à se rapprocher des lieux où les circonstances sociales seront en harmonie avec la manière de vivre qu'ils ont contractée ; et je ne crains pas d'affirmer que nul ne saura apprécier les douceurs de la campagne, s'il n'a pas le courage de rompre franchement et sans concession avec les habitudes créées par les mœurs de la ville.

Il est facile de prévoir que, sous l'empire de nos nouvelles institutions, la vie rurale reprendra ses droits à la considération, dans la classe des propriétaires aisés : du moment que les populations ont aussi des places ou des faveurs à décerner, on sera plus disposé à se rapprocher d'elles ; d'ailleurs nous touchons sans doute aux temps où les emplois salariés de l'Etat qui fixent tant de propriétaires dans les villes, ne seront plus considérés comme un genre particulier de fortune, pour lequel tous les hommes des classes élevées de la société doivent abandonner les soins qu'ils pourraient apporter à leur propre patrioisme. On rencontre encore au temps où nous sommes quelques familles où l'on refuse d'accorder une riche héritière à un prétendant, à moins qu'il ne soit pourvu d'une place ; mais ce préjugé s'éteint tous les jours, et tous les hommes éclairés conçoivent très-bien aujourd'hui que les soins qu'un propriétaire apporte à l'amélioration de ses domaines, forment une occupation tout aussi honorable et souvent plus lucrative que des fonctions publiques salariées. Ce retour de l'opinion tendra certainement à déraciner ce préjugé si funeste à la vie rurale, qui attache une espèce de point d'honneur à imiter d'aussi près qu'on le peut, dans le séjour de la campagne, les habitudes et les mœurs de la vie urbaine. La nouvelle situation de la société est bien faite, d'un autre côté, pour écarter le principal motif de répugnance qui pourrait éloigner de la vie des champs les hommes dont l'intelligence a besoin de se tenir au niveau de la population des villes, dans toutes les branches de connaissances, et de ne pas rester en arrière du mouvement intellectuel de la civilisation. Autrefois, la vie de la campagne était une vie d'isolement et presque d'ignorance forcée ; aujourd'hui, au moyen de la rapidité des communications de tout genre, au moyen des publications qui se répandent chaque jour sur toute la surface du territoire, tout homme peut, du point le plus reculé, se tenir au niveau des lumières de l'époque, avec autant de facilité que celui qui habite une grande ville. S'il reste

en arrière, un espace de quelques jours fera toute la différence.

Influence de la femme. Défaut dans son éducation

Cependant on ne peut se dissimuler que le retour aux habitudes de la campagne sera lent parmi nous ; et il est facile de prévoir que le principal obstacle se trouvera dans l'éducation que reçoivent les femmes parmi les propriétaires qui jouissent de quelque aisance : cette éducation est encore la suite de la tendance qui a porté jusqu'ici cette classe de la société vers la résidence des villes : si l'on habite encore la campagne, on forme du moins le désir de rendre sa fille digne de tenir une place dans la société des villes, parce qu'on croit lui faire monter ainsi un degré de l'échelle sociale : souvent l'éducation d'une jeune personne est un motif pour une famille, d'aller fixer sa résidence à la ville ; et si des circonstances s'y opposent, on la place dans un pensionnat où elle sera façonnée au ton de la bonne société, c'est-à-dire à toutes les habitudes urbaines : des talents agréables, qui lui seront de la plus complète inutilité dès qu'elle sera épouse et mère, même si sa résidence se trouve fixée à la ville ; des goûts et des habitudes qui tendent à la détourner à jamais de la vie rurale, voilà à peu près tout ce que recueille une jeune personne de son éducation, au lieu d'y avoir puisé les connaissances, les habitudes et les goûts qui pourraient lui faire trouver tant de charmes dans les soins de famille et de ménage, qui doivent remplir toute la vie de l'épouse d'un propriétaire qui habite la campagne.

On trouve très-fréquemment chez les hommes, surtout lorsqu'ils ont dépassé l'âge de la jeunesse, une tendance à quitter l'habitation des villes pour se fixer à la campagne, et dès qu'ils ont pu comparer la masse de jouissances que l'on peut espérer dans l'une et dans l'autre position, il est bien rare qu'ils soient disposés à regretter le séjour des villes ; peu d'entre eux hésiteraient même à adopter franchement les mœurs et les habitudes auxquelles ils sentent bientôt qu'est attaché le bonheur de la vie rurale : mais celui d'entre eux qui serait disposé à le faire, trouve ordinairement une résistance presque invincible dans la répugnance de son épouse, de sa fille ou de sa mère. Une femme vertueuse consentira quelquefois avec plaisir à voir fixer à la campagne la résidence de sa famille ; mais dîner à midi, voir son mari en blouse, renoncer à ses parquets cirés, admettre à sa table des voisins dans le costume des champs, ce sont là des choses dont la seule idée ferait glacer tout son sang dans ses veines. Un changement radical dans le système de l'éducation des femmes est donc

une des principales conditions du retour des propriétaires vers les habitudes de la vie rurale ; mais ce changement ne se fera pas longtemps attendre, lorsque les hommes, tournant leurs vues vers ce nouvel avenir, placeront au premier rang, parmi les motifs qui les déterminent dans le choix d'une épouse, une éducation solide, propre à former une mère de famille soigneuse des intérêts d'un ménage à la campagne, et répandant des délices sur la vie intérieure de la maison, plutôt que cette éducation brillante, dans laquelle on dissimule à peine que l'on s'efforce de faire d'une jeune personne l'ornement des sociétés, bien plus que de la rendre propre à devenir le centre où viennent se resserrer tous les liens de famille.

Je me suis peut-être étendu trop longuement sur les circonstances qui se rapportent à la vie rurale, dans la classe des propriétaires aisés ; mais toutes ces circonstances exercent une puissante influence sur la détermination d'y fixer sa résidence et sur le bonheur dont on peut y jouir ; cette résidence forme, d'un autre côté, une condition si importante pour le succès de toutes les entreprises d'améliorations agricoles, et une considération d'un si haut intérêt pour l'avenir de l'agriculture que l'on me pardonnera, je l'espère, les détails qui ont pu excéder les limites des proportions, dans cette partie de mon travail.

Pour la *Semaine Agricole*.

Travaux de la Saison.

Battage.

Ce genre de travail de la ferme, est d'une importance plus considérable qu'on le croit généralement, et bon nombre de cultivateurs ont eu à déplorer des pertes réelles et sensibles, par suite de la négligence dans l'accomplissement de ce travail.

Les grains que l'on veut porter au marché doivent surtout être nettoyés avec la plus scrupuleuse et la plus laborieuse propreté. L'on voit, tous les ans, sur les marchés de la province, d'abondantes provisions de grains, être considérées, par l'œil exercé du commerçant, comme grains de seconde qualité, uniquement parce qu'il n'est pas vanné proprement. Sur un lot considérable de grains, un minot ou deux de saletés, peuvent ne pas paraître occasionner une perte sensible, mais une diminution quelque peu forte qu'elle soit, causée par cette négligence à les en débarrasser, sur le prix du minot des grains portés au marché, devient promptement la malheureuse source de pertes sensibles. L'orge surtout que l'on veut vendre, pour la confection de la bière, aux Etats-Unis, ou dans le pays, subit, en

un clin d'œil, une diminution des plus désavantageuses, par suite de la négligence et de la malpropreté des vendeurs.

Il se vend aux Etats-Unis, et dans la Province d'Ontario, des machines à battre très-perfectionnées, très-expéditives qu'il serait peut-être beaucoup dispendieux pour un seul cultivateur d'acheter, ces machines coûtant jusqu'à \$300 ; mais plusieurs cultivateurs pourraient s'associer pour s'en procurer une, et j'ose leur promettre qu'ils seraient bien vite, tous ensemble, remboursés de leurs dépenses, par l'expédition de la machine achetée, et par son aptitude à produire le grain, battu, vanné etc., avec la plus grande propreté.

Instrument aratoires.

Tout ce qui a servi à l'œuvre de la culture d'une terre devrait être, à l'heure qu'il est, rentré à l'abri de la pluie et de la neige, en bon ordre de propreté, tout ce qui doit être huilé, tout ce qui doit être peinturé devrait subir dès maintenant, ces importantes améliorations. Que chaque cultivateur approprie à chaque chose, dès le commencement de l'hiver, la place qui lui convient. Toutes les fermes devraient être pourvues d'un hangar spécialement destiné à abriter les instruments aratoires, quand ils ne servent point. Tout ce qui a été brisé ou endommagé, pendant l'usage qu'on fait de ces instruments devrait être réparé, afin qu'il n'y ait pas, dans la saison des travaux pressants, une seule heure de perdue à réparer des instruments brisés, de l'année précédente. La négligence de pourvoir à cette besogne, dans le temps convenable, a été la cause de pertes réelles.

Buchage.

Il devient de première nécessité, pour les besoins de toutes les parties de la ferme, pendant toute une année de la pourvoir d'une ample provision de bois de chauffage, de pieux pour clore, et de billots propres à fournir les planches ou les madriers nécessaires pour les constructions ou réparations de l'année.

Les ouvrages sont faits avec beaucoup plus de facilité, quand il n'y a encore que peu ou point de neige dans les bois, que lorsque les grandes tempêtes de neiges ont rendu tout travail dans ces bois impossible ou très-difficile. Les chemins à ouvrir pour sortir le bois bûché se font aussi plus facilement, puisqu'on peut plus aisément consulter le terrain, et aplanir les difficultés.

Je me rappelle que l'art de bûcher a été traité quelque part, dans cette *Semaine Agricole*. Les lecteurs me permettront de revenir là dessus, pour enseigner aux novices à se servir de la hache pour bûcher.

Pour se servir avec précaution de la hache américaine, en forme de couin, il faut un degré plus qu'ordinaire d'habileté et d'expérience.

La force des muscles a sans doute beaucoup à faire dans cet art, mais l'habileté donne partout une supériorité marquée.

La hache que je préférerais, dans ce but, devrait peser environ 8 livres, et être bien pourvue d'un manche bien élastique, bien courbé, et fait d'un bois bien résistant et bien sec.

Après avoir choisi une position ferme du côté que l'arbre penche, afin de le faire tomber plus facilement, il faut fixer les yeux sur un endroit du tronc de l'arbre, à environ 3 pieds du sol, regarder attentivement autour de soi, pour écarter les branches ou autres obstacles au manœuvre aisé de la hache : puis, tenant l'instrument par le bout du manche, sans roideur pour ne pas heurter le poignet, le balancer à la longueur du bras, autour de la tête, et l'abaisser obliquement sur l'endroit du tronc de l'arbre que vous avez fixé en commençant. Si vous savez abaisser votre instrument en biaisant convenablement, il s'enfoncera assez avant, et assez fermement dans l'écorce et le bois, pour éviter un accident. Un bon bûcheur frappe ordinairement deux et trois fois dans le même endroit. Si l'arbre a 4 pieds de diamètre, je suppose, après ces 2 ou 3 premiers coups de hache, abattez le troisième horizontalement, à 3 pieds environ des premiers coups. Cet exemple vous donne la proportion à observer dans la longueur de la coupe, pour ne point se voir empêché de continuer à bûcher, parce que l'instrument bloque dans une coupe mal proportionnée en commençant.

[Ceci démontre de même, ce que l'on perd de bois en le débitant à la hache, plutôt qu'à la scie. Aussi, partout où le bois devient rare, le cultivateur intelligent et soigneux, a-t-il le soin de scier son bois après l'avoir abattu.—
Réd. S. A.]

Dans les travaux de bûchage est comprise la nécessité de préparer et de charroyer autant de pieux qu'il en faut, pour réparer les clôtures endommagées, on en construit de nouvelles. Quand la neige ne couvre pas encore entièrement le sol, dans les bois il est plus aisé de choisir les endroits où il faudra faire des piles de pieux afin d'y avoir facilement accès, à l'aide de la voiture d'hiver, quand la couche de neige le permettra.

Pour ce genre de travail, il faut encore une certaine dose d'habileté et d'expérience ; il faut savoir choisir des outils d'une certaine pesanteur et forme, comme aussi savoir s'en servir.

La meilleure masse à se procurer

pour ce travail, est celle que l'on fait avec un nœud; d'une pesanteur telle qu'un homme d'une force ordinaire puisse la balancer aisément. On doit se servir d'un coin de fer, bien effilé; pour partir la fente, et pour l'empêcher de rebondir, on fait, avec la hache, plusieurs tailles, l'une contre l'autre, et on plante le coin entre ces tailles.

Bétail.

Il y a déjà longtemps que tous les animaux de la ferme ont dû être mis à l'abri, les moutons sont de tous ces animaux ceux qu'on tarde le plus à mettre en hivernement, bien qu'il soit évident que de la bonne paille de pois leur soit un aliment beaucoup préférable au peu d'herbes à demi-gelées qu'ils recueillent avec beaucoup de difficultés.

Les animaux que l'on destine à la boucherie, pour le printemps ou l'été suivants, doivent être établis assez à temps, pour qu'ils ne perdent rien de l'emboupoint qu'ils ont pris, pendant la saison du pâturage. Il n'est pas aussi important de les nourrir abondamment en commençant, qu'en finissant.

Qu'on n'oublie pas surtout que la nourriture à donner aux animaux, pendant l'hiver, soit en paille, en foin ou en grain, doit être soumise à la vapeur, après avoir été coupée ou broyée, comme il a été recommandé si souvent sur cette *Semaine Agricole*. Néanmoins, plusieurs agronomes pensent que le grain non moulu, soumis à la vapeur, l'emporte sur toutes espèces de nourritures faites avec le même grain moulu.

Qu'on n'oublie pas non plus que des pois bouillis, sous forme de soupe, avec un peu de sel, forment une excellente nourriture pour les cochons.

Si l'on a des betteraves, des carottes ou des navets à donner aux bêtes à cornes, qu'on fasse bien attention de les couper par tranches ou morceaux bien menus, se rappelant bien le principe sur lequel on se fonde pour donner la nourriture hachée aux animaux en général, savoir, que plus on diminue chez eux, les travaux et la lenteur de la mastication, plus la nourriture leur est profitable.

De la paille de pois, engrangés en bonne condition, devient une excellente nourriture quand elle est donnée après avoir été hachée et soumise à la vapeur; elle devient, dans ce cas, préférable même à la paille des céréales; surtout si l'on peut y ajouter des légumes coupés bien menus.

Qu'on se rappelle que c'est une condition essentielle à l'engraissement ou au bon entretien des cochons, que de les tenir toujours proprement pendant l'hiver. Contrairement à l'opinion reçue, de tous les animaux de la ferme, c'est le cochon qui est le plus propre. En effet, l'on

peut remarquer qu'il ne dépose jamais, comme tous les animaux, ses saletés sur sa litière.

Je prie les lecteurs de la *Semaine Agricole* de recourir à quelques uns des numéros précédents pour apprendre à se procurer des œufs frais, pendant l'hiver, et aussi pour faire du bon beurre.

Saler les porcs.

Un bon porc à saler ne doit pas dépasser 150 livres, une fois dépecé. Coupez-en les jambons; et le reste de la carcasse doit être séparé en morceaux de pas plus de 5 à 7 livres. Frottez d'abord chacun de ces morceaux avec du sel écrasé, et laissez-les ainsi, pendant 3 jours, pour permettre au sang qui peut encore s'y trouver, de sortir entièrement. Ensuite, faites une bonne saumure, mais pas trop forte, placez vos morceaux de lard dans un baril bien propre, et couvrez-les de saumure. Au bout d'un mois, le lard sera excellent. Si la saumure venait à prendre le moindre mauvais goût, il faudrait, sans tarder, la faire bouillir, ou en faire de la nouvelle, et changer le lard de baril.

Pour préparer les jambons, on les frotte avec du sel bien sec, mêlé, d'une partie sur 400, de salpêtre bien fin, puis les couvrir avec du sel sec, jusqu'à ce qu'ils soient bien salés; ce qui exige trois semaines. Après quoi on les suspend pour les faire sécher, ou on les fait fumer, aussitôt qu'ils sont suffisamment salés.

Fumiers.

C'est à présent surtout qu'on doit bien se rappeler que les fumiers ont besoin d'être bien abrités; car rien ne leur est aussi nuisible que d'être lavés, tout l'hiver, par la neige. Qu'on fasse bien attention que les fumiers d'étables, sont, de tous les engrais, ceux qui renferment le plus des principes nutritifs des plantes, par conséquent qu'on peut dire, que de même qu'un cultivateur qui n'abrite pas ses fumiers, pendant l'été, *mange son bien au soleil*, de même celui qui ne l'abrite pas, pendant l'hiver, *le mange à la neige*.

UN ABONNÉ.

Patates.

Berthier, 27 Nov. 1870.

M. le Rédacteur,

En lisant le dernier numéro de la *Semaine Agricole*, j'y vois quelques mots à propos de patates de semence. Après lecture faite de cet article, il m'est venu à l'idée de faire connaître au public agricole un essai que j'ai fait en petit, entre les trois variétés de patates mentionnées, telles que les Harrison, Gleason et Garnet Chili.

Le printemps dernier, je fis acheter de chez M. Evans, de Montréal, $\frac{1}{4}$ de

minot de Harrison, $\frac{1}{4}$ de Gleason et $\frac{1}{4}$ de Garnet Chili, que je semai sur une planche de terre, le long d'un fossé, par conséquent, un peu plus élevée que le reste de la pièce et mieux égouttée, cette planche avait été semée l'année précédente en blé-d'inde et bien engraisée; l'automne dernier, je la rengraisai de nouveau sans être labourée; mais, je suis bien persuadé que si je l'eus labourée, la terre aurait été mieux préparée qu'elle ne l'était ce printemps.

Ce printemps, je labourai et semai mes patates, le 5 mai, toutes éloignées les unes des autres de 12 pouces bien régulièrement; cet été, je les ai rechaussées deux fois et hersées qu'une seule fois, pour détruire l'herbe: ce qui a suffi.

Cet automne, j'avais bien hâte de les arracher, afin de juger par moi-même, quelle variété l'emporterait sur l'autre: Voici quel a été mon résultat;

De $\frac{1}{4}$ de Harrison, j'ai récolté 8 mts.
De $\frac{1}{4}$ de Gleason " " 8 "
De $\frac{1}{4}$ de Garnet Chili " 11 "

Comme vous voyez, les Garnet Chili ont bien mieux produit que les deux autres variétés; mais j'ai remarqué que si les Harrison avaient été aussi grosses en proportion que les Garnet Chili, elles les auraient battues du double, puisque en les arrachant, j'ai trouvé plusieurs pieds, dont j'ai pu compter 26 patates, mangeables et semables; tandis que dans les Garnet Chili, je n'ai pas pu trouver une tige qui m'ait donné plus que 10 patates, mais en revanche, elles étaient toutes grosses, c'est ce qui a fait qu'elles ont donné plus de minots. Les Harrison et Gleason ont l'avantage d'être bien meilleures pour manger, que les Garnet Chili.

J'ai aussi semé 9 patates Garnet Chili (faveur du Dr. Genand), qui m'ont donné 85 germes, de ces germes j'ai récolté 2 minots, parmi lesquelles j'en ai pesé de 1 $\frac{1}{2}$ lb, 1 $\frac{3}{4}$ lb, et même jusqu'à 2 lbs. De plus, j'ai semé 4 minots de Garnet Chili, qui, je suis bien certain, si elles avaient été semées une fois égermées, ne m'auraient pas données plus que 2 $\frac{1}{2}$ mts. de semence. Toujours est-il que j'ai récolté de ces quatre minots, 100 mts. de grosses patates dont je deux disposer à qui en voudra pour \$1.00 les 2 minots.

A. MOUSSEAU,
Agriculteur.

Entrez, nos chiens sont liés

Il ne faut point se moquer des chiens qu'on
[ne soit hors du village.]

Reçu comme un chien dans un jeu de quille.
Mauvais chien n'épargne personne.

Par petits chiens le lièvre est trouvé,

Et par les grands est happé.

Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble.
L'on ne peut faire d'une colombe un épervier.
Verser des larmes de crocodile.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 9 DECEMBRE 1870.

Stabulation permanente.

Il y a longtemps que nous avons pu nous convaincre qu'il est avantageux de nourrir, pendant l'été, les animaux à l'étable, en leur servant de la nourriture coupée en vert. Ces avantages sont nombreux et sont si clairement énoncés dans un article extrait du *Live Stock journal* que nous avons cru devoir le traduire de l'anglais pour nos lecteurs. L'auteur dit :

Les statistiques des Etats-Unis démontrent que le bétail n'augmente pas dans la même proportion que la population. Ce résultat est d'autant plus surprenant que la colonisation y avance avec une si grande rapidité.

La diminution cependant se trouve dans les Etats les plus anciens. C'est encore l'habitude chez la plupart des habitants de suivre l'ancien système de pâturage qui exige *trois fois plus de terre pour nourrir un animal en été qu'en hiver*, quoique l'animal requiert plus de nourriture pendant la saison froide que pendant les chaleurs. Un arpent d'excellent foin, bien fait, hivernera une vache, et cependant, il faut en moyenne de trois à quatre arpents de terre pour la pâture pendant toute la belle saison. Plus les pâturages sont anciens plus il en faudra pour nourrir l'animal. Car la fausseté de l'ancienne prétention que le pâturage, par lui-même, engraisse la terre est parfaitement reconnue dans les vieux pays; et déjà, dans les Etats de l'Amérique les premiers établis on ne peut plus nourrir autant de bétail qu'auparavant. Le haut prix des produits de la laiterie a fait qu'on garde plus de vaches dans l'Etat de New York et ceux qui l'avoisinent, mais on en élève très peu, parce que les cultivateurs trouvent que la dépense pour élever un animal est plus forte que sa valeur. Cependant, si le cultivateur s'apercevait qu'il pût élever et nourrir deux animaux sur l'étendue de terre qu'il lui faut pour un seul, et cela, au seul coût d'un peu plus de main d'œuvre, on augmenterait le bétail dans

une immense proportion et cela au profit du cultivateur.

L'auteur établit ensuite qu'au moyen de la stabulation permanente, le cultivateur pourra entretenir deux fois plus de bétail qu'il ne le faisait avec des pâturages. Il dit :

Par stabulation permanente, on veut dire que les animaux sont nourris dans les étables ou dans des cours avec de la nourriture coupée en vert.

Le cultivateur veut des faits plutôt que des théories. En cela il a parfaitement raison puisque les théories induisent souvent en erreur, mais les faits bien compris, jamais.

Combien faut-il pour nourrir une vache à l'étable.

Afin d'établir l'économie du système de stabulation permanente l'auteur mesura trente six perches en superficie dans une excellente pièce de trèfle qui commençait à fleurir; on commença à la couper pour nourrir sept vaches et quatre chevaux. Il les entretint largement pendant quinze jours. Pendant les deux années suivantes l'essai fut renouvelé avec le même résultat : dans chaque cas il fut prouvé que trente six perches en superficie suffisent à l'entretien d'une vache pendant tout l'été. Ces récoltes de trèfle étaient très-fortes et ne pourraient pas toujours être égales; cependant, en laissant une part aux circonstances, on peut évaluer à soixante perches en trèfle, la nourriture d'un animal en bon état : ceci équivaut en nourriture à un pâturage de quatre à six fois plus étendu. Plus tard, l'auteur fit des essais beaucoup plus en grand nourrissant à l'étable trente cinq têtes de gros bétail, tant bêtes à cornes que chevaux, et se servant de terrain beaucoup moins amélioré; il y trouva une économie proportionnelle parfaitement établie et très encourageante. Il choisit cent quinze arpents de terre qui auraient à peine suffi pour pâture ces trente cinq bêtes; dix arpents étaient en trèfle, en avoine et en blé d'inde semés pour couper en vert. Ils furent nourris depuis le 20 mai jusqu'au 1er Décembre. (On se rappellera que l'essai s'est fait dans les Etats où la végétation est plus rapide qu'en Canada.) Il y eut un surplus de 8700 bottes de foin, après avoir nourri le bétail pendant six mois et dix jours. Il avait fallu six heures de travail par jour pour les

soigner. (Ce qui peut valoir \$60 aux prix ordinaires de la main d'œuvre.) L'auteur recueillit de plus trois cents charges de fumier, ce qui lui valait bien plus que le coût de la main d'œuvre. Son foin se vendit \$11 le cent ce qui lui laissa au-dessus de \$800 de profit clair, après avoir déduit la main-d'œuvre, comme résultat de cette essai de stabulation permanente.

L'auteur ajoute que pendant l'été qui vient de finir il a nourri à l'étable vingt vaches et dix-sept génisses, et qu'il y a maintenant quatorze ans qu'il pratique ce système avec une certitude de plus en plus grande de son immense utilité. Il traite ensuite le sujet dans tous ces détails, mais nous nous contenterons pour aujourd'hui de donner le résultat d'une expérience que nous venons de faire.

Après avoir préparé de notre mieux une pièce de terre pour des navets il fallut se résigner à les voir détruire entièrement par les pucerons, malgré qu'ils eussent été semés très forts et à deux reprises différentes. Au 17 Juillet, on sema la moitié du champ en blé d'inde (en rangs, mais un peu trop clair) et l'autre moitié fut re-semée en navets pour la 3ème. fois. Au 27, le blé d'inde était très bien levé et promettait déjà, les navets étaient encore invisibles. On resema cette dernière partie en blé d'inde. Le 1er. Septembre on commença à couper le premier semé pour en nourrir abondamment six vaches. Au 15 Octobre, on mit douze vaches à l'étable et depuis elle n'ont pas mangé autre chose. Cette pièce de blé d'inde d'a-peu près 3 arpents, semée beaucoup trop clair, les a nourri abondamment jusqu'au 1er Décembre. Si elle eut été semée plus fort et plus tôt il est bien certain qu'elle aurait fourni double nourriture. Les vaches, au lieu de diminuer ont donné et donnent encore plus de lait qu'elles en donnaient au 1er septembre et on a déjà fait une quantité très considérable de fumier, ce qui n'est pas peu de chose puisque nous en achetons autant que possible et qu'il coûte deux chelins la charge rendu sur le terrain.

Nous reviendrons encore sur ce sujet.

Faire d'une mouche un éléphant.
Il ne faut pas irriter les frêlons.
Celui qui est trop endormi,
Doit prendre garde à la fourmi.

Live stock Journal.

Nous avons sous la main les cinq premiers numéros de ce journal de 24 pages, in 40, petit texte et qui est admirablement illustré. L'article sur la stabulation permanente dont nous traduisons une partie plus haut en est extrait ainsi que plusieurs autres que nous donnerons prochainement. Ce n'est que justice de dire que ce nouveau journal d'agriculture est un des mieux rédigés, des plus intéressants, des plus considérables qui nous soient jamais tombés sous la main. Pour que les propriétaires y trouvent leur compte au prix excessivement réduit auquel ils donnent leur journal (\$1. 50 argent américain) il faut qu'ils comptent leurs souscripteurs par centaines de mille; s'ils le continuent comme il l'ont commencé nous sommes convaincu qu'ils atteindront bientôt ces chiffres. Nous leur souhaitons tout le succès possible. Pour abonnement s'adresser à Henry C. Springer & Co. Buffalo, N. Y.

Immigration.—Le vrai remède.

M. le Rédacteur,

On parle beaucoup d'immigration par le temps qui court.

On envoie des agents en Europe pour inviter les étrangers à venir partager notre bonheur; ou des agents aux Etats-Unis chargés de prier les nôtres de revenir au milieu de nous.

Tout cela est fort bien.

Mais il y a moyen, à mon avis, de simplifier la besogne de ces agents, tout en assurant le succès de leur mission.

Développons notre agriculture; et pour cela, instruisons nos cultivateurs; enseignons leur des méthodes simples, faciles, peu dispendieuses, qui les mettent en état de réaliser de 150 à 200 louis de bénéfice par année avec la vente de leurs produits, au lieu de ne réaliser que trente ou quarante louis comme cela a lieu aujourd'hui.

Créons des industries; et pour cela, développons l'intelligence de notre population, instruisons-la. Montrons à nos capitalistes que le 80/0 que leur octroient des banques usurières n'est rien comparé au profit qu'ils retireraient de leurs capitaux investis dans des manufactures choisies, et conduites avec discernement.

Alors l'étranger, voyant les rives du Saint-Laurent bordées de riches villas habitées par des cultivateurs, se

dira: "Il fait bon vivre ici: dressons y nos tentes."

Alors, les nôtres qui sont aux Etats-Unis, se diront: "Il fait meilleur chez nous qu'aux Etats-Unis: retournons chez nous."

De cette manière, les agents d'immigration seront sûrs du succès et feront une riche et abondante récolte d'immigrants.

Y. Z.

—L'Evènement.

Voilà qui est bien dit et bien pensé. Oui, développons notre agriculture en instruisant nos cultivateurs. Mais pour cela il faut que tous les hommes de dévouement se donnent la main. La législature fait généreusement sa part en votant des sommes considérables pour l'amélioration de l'agriculture, le Conseil Agricole fait ce qu'il peut pour assurer le bon emploi des sommes, ainsi votées: que les hommes instruits qui résident à la campagne fassent aussi leur devoir. Qu'ils assurent dès l'année prochaine le bon fonctionnement des sociétés d'agriculture et le succès des concours pour les terres les mieux tenues dans chaque comté et dans chaque paroisse; qu'ils ne manquent jamais l'occasion de faire valoir l'importance de l'instruction agricole, et par leurs paroles et par leurs écrits; que l'on répète souvent à la jeunesse qui s'instruit, que l'agriculture offre plus de certitude de succès que toute autre carrière; que chaque maison d'éducation mette sous les yeux de ses élèves, des fermes vraiment bien tenues, des jardins profitables, des laiteries parfaitement organisées, des basses-cours attrayantes, et bientôt nous verons non-seulement sur les bords du St. Laurent, mais même dans les endroits les plus reculés, "des villas habitées par des cultivateurs."

BIBLIOGRAPHIE.

Petit manuel d'Agriculture à l'usage des écoles élémentaires par Hubert LaRue, Québec. Atelier typographique de Léger Brousseau, 52 pages.

Le système agricole suivi dans ce pays conduira inévitablement à l'infécondité de notre sol et à l'appauvrissement graduel de notre population, s'il doit continuer durant une période un peu prolongée. Ce triste état de choses ne fait pas doute.

De partout on entend dire que nos terres s'épuisent et ne rendent plus.

Cependant les céréales croissaient autrefois abondamment et nos cultivateurs vivaient en général dans l'aisance.

Quelle est la cause de ce funeste changement? Elle est facile à signaler. Elle est due au système routinier adopté par notre population rurale. De fait, celle-ci a ignoré les notions les plus élémentaires de culture, elle a dédaigné d'améliorer son sol, d'activer sa force productive et d'adopter les expériences faites ailleurs avec tant de succès. Aussi, il n'y a rien de surprenant que nos campagnes se dépeuplent au profit de nos grands centres et plus souvent de l'étranger, puis qu'elles n'offrent pas cet agréable aspect de prospérité qu'elles devraient présenter.

Le seul moyen de ramener l'abondance d'autrefois et de féconder nos terres épuisées, c'est d'imiter l'exemple des autres pays lorsque l'incurie des cultivateurs les a rendues improductives. Il nous faut nous instruire de leurs leçons, renoncer à une routine ruineuse et adopter le système raisonné d'agriculture que nos agronomes intelligents voudraient voir appliquer en ce pays.

Il y a sans doute progrès sous ce rapport depuis quelques années. Le maigre rendement du sol commence à faire comprendre à notre population que son mode de culture est profondément vicieux et un certain nombre adoptent avec moins de répugnance les pratiques améliorées.

Notre Conseil agricole n'est plus un rouage inutile de l'administration. Il travaille efficacement à remplir la tâche éminemment utile qui lui incombe et à donner le branle au progrès et aux améliorations. Il s'efforce surtout de disséminer l'instruction agricole, qui peut opérer des prodiges.

Déjà sous son impulsion, des conférences agricoles se donnent dans plusieurs parties de la province, des clubs s'organisent et plusieurs journaux spéciaux ont été fondés dans l'intérêt exclusif de l'agriculture. On ne saurait trop encourager ces publications et en signaler l'importance, car, ce sont ces puissants moteurs de l'opinion publique, qui ont surtout accéléré le progrès agricole en France, en Angleterre et aux Etats-Unis. Aussi, un de nos principaux éleveurs nous avouait récemment que c'était au moyen seul des livres et journaux agricoles, qu'il était parvenu à améliorer sa culture, connaître les meilleures espèces de bétail pour l'élevage, comprendre l'importance des engrais et atteindre une richesse relative, tandis que ses voisins, ne pouvant expliquer cet étonnant contraste, continuaient à voir le vide se faire dans leur caisse.

M. le Dr. LaRue a parfaitement compris la nécessité de l'instruction agricole et c'est en vue de la popula-

riser qu'il a publié son manuel d'agriculture. Ce n'est pas une œuvre de science théorique qu'il a voulu faire. Non. Son petit traité que nous avons entendu louer par des hommes compétents, sauf quelques réserves, s'adresse surtout aux élèves des écoles élémentaires. L'auteur a voulu vulgariser les notions les plus certaines de l'agronomie et inspirer à l'étudiant le goût de développer plus tard ses connaissances. Ce livre est dépouillé de tous les termes techniques qui hérissaient autrefois certains journaux et livres agricoles répandus en ce pays. Et sa rédaction claire et méthodique sera à la portée des intelligences les plus bornées.

M. le Dr. LaRue est l'un de ces citoyens intelligents et laborieux dont les efforts éclairés tendent aux progrès de leurs nationaux et à leur prospérité. C'est avec le concours de nombre d'hommes de son talent et de son patriotisme, qu'on pourrait espérer une véritable révolution matérielle dans notre pays.

JOSEPH TASSÉ.

—La Revue Canadienne.

Cinq règles pour faire du lard avec profit.

10. *Il faut avoir une bonne race.*—Quand bien même on ferait passer par le corps d'une alose tous les pois, le sarazin et le blé-d'inde que produit notre Canada, on ne réussirait jamais à en faire un Yorkshire ou un Suffolk.

20. *Un bon logement.*—Un cochon à l'engrais doit être tenu chaudement, sèchement et proprement.

30. *Engraisser de bonne heure.*—La moitié de ce qu'un cochon mange lorsqu'il fait froid, passe à entretenir la chaleur.

40. *Changement de nourriture.*—On voit souvent des cochons laisser la nourriture ordinaire, pour dévorer des racines, citrouilles, &c., &c., lorsqu'on leur en donne.

Il faut donc varier leur nourriture.

50. *Régularité dans les repas.*—La faim ou la soif ne devraient jamais faire crier un cochon à l'engrais.

DR. GENAND.

HYGIENE.

Le Patin.

Moyens de sauvetage.

Quand vient l'hiver, les plaisirs de dehors sont bien restreints. Il en est un cependant que je ne saurais trop encourager, parce qu'il est hygiénique et salutaire et en même temps très peu dispendieux.

Je veux parler du patin. Les acci-

dents du patin sont la chute et le plongeon. Dans les villes où l'on a établi des ronds à patiner, on n'a pas à redouter ces accidents, car les administrateurs de ces ronds tiennent l'espace net, propre, toujours déblayé et balayé : on ménage une nappe d'eau qui, le soir, est versée sur la glace, de manière à l'arroser et à la recouvrir à la hauteur d'un pouce à la surface. Cette eau se congèle pendant la nuit et rend à la glace sa force, son élasticité, sa consistance première.

Les chutes sont à peu près nulles pour le commençant. Elles peuvent être graves pour le patineur exercé, lancé à toute vitesse. Au reste, même dans les coups de patin les plus faciles, les plus modérés, une fente où se prend la lame, une pierre, une motte, un bout de cigare, qu'on rencontre à l'improviste suffit pour renverser le meilleur patineur. Le plongeon est plus dangereux. Quand on a à se débattre dans les glaçons, quand on est avec tout le corps et la tête sous des glaces sans air, la mort arrive promptement. Heureusement le danger d'enfoncer s'évite plus facilement qu'une chute. Il suffit d'être prudent, et de ne pas expérimenter sans précaution les glaces nouvelles. Il faut une glace de deux pouces d'épaisseur au moins pour qu'un patineur puisse s'y exercer ; quelque épaisse que soit la glace, surtout pour les canaux, n'y patinez pas à moins qu'elle n'ait été cassée sur les bords, ce qui fait toucher la surface à l'eau. Souvent le niveau de l'eau a baissé, la glace, restée suspendue, cède au moindre poids et l'on est perdu, l'on meurt étouffé sous la glace.

Ce n'est pas être pusillanime que d'être prudent dans ses plaisirs, mais enfin vous avez été imprudent, la glace s'est ouverte sous vos pieds, dans un endroit profond ; voici ce qu'il faut faire ; peut-être aurez-vous, en enfonçant, étendu vos bras en croix : cet instinct vous sauve la vie, et vous n'avez qu'à vous débattre comme dans un bain froid, dans le trou large que vous vous êtes fait vous-même. Vous nagerez des pieds, les mains appuyées sur la glace, aussi loin du rebord que possible. Ne faites pas d'efforts violents avec vos mains pour vous retirer, vous ne réussiriez qu'à casser la glace à coup de coude et à culbuter dans l'eau. Si vous avez commis cette sottise, nagez des pieds et des mains, puis accoudez-vous de nouveau à la glace, ne remuant que les pieds pour vous soutenir dans l'eau et entretenir la circulation du sang jusqu'au moment où une corde, ou une planche lancée du rivage vous retire de votre trou. Si ce moyen de salut vous manque, essayer de vous sauver tout seul, voici comment : vous tentez de petits élans répétés, et vous voilà porté sur la glace. Vous vous couchez alors sur la glace qui vous supportera étendu,

si faible et si légère qu'elle soit. Vous attendez du secours, ou mieux, vous rampez doucement jusqu'au bord, et vous voilà sauvé.

UN MÉDECIN.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Encaustique ou Cirage pour les meubles.

L'encaustique est une préparation destinée à revêtir les meubles, parquets, etc., pour les préserver de l'humidité.

Je conseille d'avoir, autant que possible, des meubles polis à la cire plutôt que des meubles vernis ; l'entretien des premiers est plus facile à la campagne.

Parmi les diverses formules que l'on emploie, la suivante paraît réunir les meilleures conditions, comme fabrication et économie elle conserve parfaitement le brillant, de ses meubles. Pour meubles, faites fondre dans un vase de cuivre une demi-livre de cire jaune, au moment où elle est bouillante, ajoutez peu à peu et en remuant un peu plus d'une chopine d'esprit de térébantine qu'on aura fait préalablement tiédir après avoir versé le mélange dans un pôt de faïence, on continue de l'agiter jusqu'à ce qu'il soit complètement refroidi.

On peut donner à cet encaustique l'éclat d'un beau vernis en ajoutant 2 onces de litharge (préparation de plomb) en poudre à la cire jaune pure quand elle est fondue. Ce mélange, remué continuellement et exposé à une chaleur modérée, prend bientôt une couleur brune, il faut alors le laisser refroidir. Le lendemain, on enlève le dépôt laissé par la litharge, et on ajoute à la cire l'esprit de térébentine dans les proportions que je viens de dire.

On étend cette composition, très-légèrement, sur le bois, avec un tampon de laine, puis on frotte avec du drap ou de la flanelle.

AURÉLIE.

St. Jacques.

Il ne faut pas éveiller le chat qui dort.

Chat miauleur ne fut oncques bon chasseur, Non plus que sage homme grand caqueteur.

A bon chat bon rat.

Trop tard se repend le rat

Quand par le col le tient le chat.

La nuit tous les chats sont gris.

Chat échaudé craint l'eau chaude.

Être propre comme une écuëlle à chat.

Un brochet fait plus qu'une lettre de recommandation.

Ménager la chèvre et le chou.

Chien qui aboie ne veut mordre.

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

A mauvais chien on ne peut montrer le loup.

Battre quelqu'un comme un chien.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE

PAR

HENRI CONSCIENCE.

—
X

LE DÉSESPOIR.

Cette vue redoubla leur force. Ils prièrent Victor à mains jointes de rassembler tout son courage. Ils suivraient aussi vite que possible les traces des pas et rejoindraient peut-être avant la fin du jour les voyageurs qui les précédaient. Ils marchèrent encore pendant une couple d'heures, se reposant un peu de temps en temps pour permettre à Roozeman de reprendre haleine.

Comme ils allaient déboucher dans un petit vallon boisé, Donat, qui marchait le premier, recula avec un cri d'anxiété et bégaya :

—Un homme, j'ai vu un homme ! Il est là contre un arbre, droit devant nous ! Il est à moitié nu. O bon Dieu ! c'est un sauvage, je crois. Qu'allons-nous faire ?

—Restez ici, derrière les hêtres, et cachez-vous, répondit Jean Creps. Je verrai ce que c'est.

Il se coucha par terre et rampa jusqu'à la lisière du bois. Après quelques minutes, il retourna près de ses camarades et leur dit :

—C'est horrible ! L'homme que tu as vu est mort ; il paraît lié à un arbre ; son corps et sa figure sont couverts de sang desséché. Venez, approchons.

Kwik n'était pas très-pressé ; il suivait pas à pas et regardait en tremblant autour de lui : car la seule idée d'avoir vu un sauvage californien avait suffi pour le frapper d'une vive frayeur.

Ils contemplèrent, muets et frémisants, le cadavre que d'innombrables blessures rendaient méconnaissable.

—Comme ce pauvre homme doit avoir souffert ! soupira Creps. Voyez, on l'a percé de coups de couteau tandis qu'il vivait encore, car le sang a coulé de chaque blessure.

—Si nous creusions une tombe pour le malheureux ? demanda Victor.

—Mais y a-t-il sur la terre des monstres assez cruels pour martyriser ainsi leur prochain ? murmura Donat avec indignation.

—Ciel ! s'écria Jean Creps, qui recula en frémissant ; oserai-je en croire mes yeux ? Ce que nous voyons ici, c'est la justice de Dieu ! Ce cadavre, ce cadavre, c'est le matelot !

—Impossible, tu te trompes, bégaya Kwik.

—Non, vois, le petit doit manquer à la main gauche.

—Mais le matelot a une vilaine

grosse tête ; le cadavre a une tête fort petite.

—Tu ne comprends pas ce que cela signifie ! il est scalpé.

—Quoi ? que dis-tu ? s'écria Donat, tremblant de tous ses membres ; scal... ? la tête écorchée ? Qui a fait cela ? Pour l'amour de Dieu, parle !

—Qui ? les sauvages californiens, sans doute. Dieu les a choisis pour venger la mort de Pardoës.

Donat n'écoutait plus. Il tira Victor par le bras, et murmura avec une impatience fiévreuse :

—J'en ai assez, de cet affreux spectacle. Venez, messieurs, pour l'amour de Dieu, venez ! Il me semble que je me vois déjà moi-même lié à un arbre, sans peau sur le crâne. Nous sommes ici dans un repaire de sauvages. Venez, ou je m'enfuis seul, aussi loin que mes jambes pourront me porter !

Les autres se virent forcés de le suivre. Lorsqu'ils eurent marché pendant quelque temps avec une folle rapidité, Victor s'affaissa sur lui-même et implora quelques instants de repos.

—Quel terrible châtement ! quelle mort horrible ! soupira Creps pensif. Qui sait s'il n'a pas vécu une journée entière après cette cruelle torture.

—Le matelot était un lâche coquin, répliqua Kwik ; mais, soit dit entre nous, si c'est une punition, je la trouve un peu forte. Je ne souhaite pas au plus grand malfaiteur d'être écorché. Ah ! cela doit être terrible, se sentir écorché ainsi tout vif ! Ah ça ! ces démons de sauvages traitent donc ainsi les gens par pur plaisir ?

—As-tu oublié ce que Pardoës nous a raconté ! C'est une habitude des sauvages californiens de lier leurs prisonniers de guerre à un arbre afin de s'exercer au tir à l'arc sur leurs corps. Dieu sait combien d'heures le matelot a entendu siffler à ses oreilles les flèches qui devaient le tuer. Quelle horrible fin !

—Et que peut être devenu notre or ? interrompit Donat.

—Les sauvages californiens connaissent le prix de l'or. D'ailleurs, vous avez vu qu'ils ont pris tout à leur victime, même ses vêtements.

—C'est très-agréable, grommela Kwik. Nous avons plongé dans un puits dont un ours blanc aurait peur ; nous avons risqué notre vie pour un peu d'or, — et pourquoi ? pour enrichir ces monstres sauvages !

Jean Creps reprit son havre-sac ; Donat l'imita, offrit son bras à Victor et avança avec ses compagnons, après s'être arrêté un instant d'un air tout pensif.

—Quelle profonde réflexion te passe tout à coup par la tête ? demanda Creps.

—Eh bien, je réfléchissais, et je me demandais à moi-même si ces scélérats de sauvages sont bien des créatures de Dieu ? Non, cela n'est pas ;

Dieu a tout créé. Mais il y a dans notre catéchisme : *Qu'est-ce que l'homme ?* — Réponse : *Une créature de Dieu douée de raison.* Je vous demande si on peut dire cela des sauvages ? Et je conclus comme le sacristain de Nat ten-Haesdonck, ergo, donc, ce sont des animaux et non des hommes.

Ils sortirent bientôt de la forêt et virent un grand plateau, dont le sol pierreux était bien verdi çà et là par quelques plantes, mais ne montrait cependant aucun arbre. Donat, craignant encore des sauvages, hésitait à se risquer dans ce lieu découvert, où l'on pouvait être vu de très loin et de tous côtés ; mais Jean Creps ne voulut pas changer la direction prise. Ils continuèrent donc leur route.

Le soleil brûlait doublement sur ce sol uni ; l'air était étouffant ; la sueur coulait sur le corps des chercheurs d'or. Ils s'arrêtaient tous les quarts d'heure pour laisser respirer un peu Victor. Ils voyaient bien que leur camarade menaçait à tout moment de succomber et que ses jambes avaient à peine la force de le porter. Il ne se plaignait pas, mais il était évident qu'il luttait avec des efforts surhumains contre un épuisement absolu.

Ils ne pouvaient rester où ils se trouvaient alors : il n'y avait ni bois, ni eau, et par conséquent aucun espoir de trouver quelque chose à manger. A une demi-lieue de distance, devant eux, ils voyaient le plateau couvert d'un bois épais. S'ils pouvaient arriver jusque-là, ils y dresseraient la tente et s'y reposeraient jusqu'au lendemain. Ils encouragèrent de nouveau leur ami, le soutinrent des deux côtés et se traînèrent lentement et en s'affaissant presque eux-mêmes de lassitude, jusqu'à trois ou quatre portées de flèche du bois.

Là, ils sentirent tout à coup que leur ami Victor commençait à peser lourdement sur leurs bras. Ils s'arrêtèrent, le prirent par le milieu du corps et lui demandèrent s'il ne se sentait pas bien. Il n'avait plus la force de répondre. Sa tête retombait sur sa poitrine ; ses bras pendaient inertes le long de son corps.

Un cri perçant trahit l'angoisse de ses compagnons. Ils le laissèrent choir par terre, prirent sa tête dans leur bras et se mirent, en versant des larmes amères sur son malheureux sort, à lui mouiller le front et les lèvres avec de l'eau.

Victor était étendu là sous leurs yeux, sans connaissance, la pâleur d'un cadavre sur le visage. Malgré tous leurs efforts pour le rappeler à la vie, il resta sans mouvement, comme s'il ne devait plus jamais s'éveiller de ce sommeil de mort.

L'effroi et le désespoir de Donat étaient immenses ; il s'arrachait les cheveux, se labourait la poitrine jusqu'au sang se jetait sur le corps de son ami, l'embrassait, l'arrosait de

ses larmes, et paraissait si égaré, que Creps ne sentait pas moins de pitié pour lui que pour Victor.

Un cri de joie inexprimable s'échappa de la poitrine du pauvre garçon, lorsqu'il vit que Roozeman ouvrirait enfin les yeux. Il leva les bras et s'écria, en bénissant le ciel :

—O merci ! merci ! Dieu miséricordieux. Faites de moi ce que vous voulez, accablez-moi de souffrances ; mais il a une mère, ah ! laissez-le vivre.

Après avoir regardé pendant quelques instants ses camarades comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil, Victor tenta de les rassurer. Il leur dit qu'il avait eu un évanouissement ordinaire, il était extrêmement fatigué et à bout de forces ; mais il ne se sentait pas d'autre maladie. Creps et Donat ne le crurent pas d'abord ; cependant, comme ils le voyaient sourire, leur crainte diminua. D'ailleurs, ils étaient impuissants contre le sort et devaient se soumettre à la cruelle nécessité.

Aussitôt que la tente fut dressée, Kwik annonça qu'il allait dans le bois employer le reste de la journée à la chasse. Il recommanda Victor aux bons soins de Jean Creps et disparut entre les arbres.

A peine Creps fut-il un quart d'heure avec Roozeman, que celui-ci manifesta un irrésistible besoin de dormir. Il jeta sa propre couverture par terre et arrangea tant bien que mal une sorte de lit. Victor s'y coucha et sembla plongé, au bout de quelques minutes, dans un profond sommeil.

Creps était assis près du feu, la tête entre ses mains ; des pensées douloureuses pesaient sur lui, car il était profondément courbé et semblait interroger la terre. Souvent un frisson parcourait ses membres ; il fermait convulsivement les poings, ou faisait des gestes de colère, ou poussait des soupirs sourds pareils à un hurlement étouffé.

Il faisait presque noir quand Donat revint avec une brassée de sénévés. Il n'avait pu tirer que deux petits oiseaux ; mais ce butin le charmait, parce qu'il servirait du moins à restaurer le pauvre Victor.

Il avait plumé les oiseaux chemin faisant et les avait attachés à une branche. Ils furent donc presque immédiatement rôtis. Lorsqu'on éveilla Roozeman pour lui offrir cette appétissante nourriture, il répondit d'une voix très-faible qu'il n'avait pas faim et qu'il ne désirait que de pouvoir dormir en repos. On garderait les petits oiseaux rôtis pour le déjeuner du lendemain.

Ils retournèrent près du feu. Jean Creps reprit sa position et tomba dans de profonds réflexions. Il n'avait pas l'air d'entendre ce que Kwik lui disait pendant qu'il faisait cuire les sénévés dans la marmite.

Creps prit pourtant une partie de

cette répugnante nourriture ; mais ils en furent bientôt dégoûtés tous deux. Le grossier estomac de Donat même refusa de se charger de ces aliments indigestes.

Après un long silence, Kwik vint s'asseoir à côté de son camarade rêveur, et demanda avec inquiétude :

—Monsieur Jean, vous êtes tout à fait autre que d'habitude. Craignez-vous réellement que notre pauvre ami ne vienne à mourir dans ce désert ?

—Qui nous assure qu'un de nous en sortira vivant ? répondit Jean d'un air sombre. Notre sort est terrible ; mais ne l'avons nous pas mérité ? N'est-ce pas la punition de notre sottise et de notre ingratitude ? Comment ! nous vivions dans la plus belle des patries : dans une contrée où la liberté, la justice, le progrès et la civilisation règnent sur le même trône ? Nous avons des parents, des amis ; nous n'étions pas pauvres. Si nos souhaits n'avaient pas dépassé la raison, nous pouvions attendre de la vie une bonne part de bonheur, de paix et de prospérité. Et qu'avons-nous fait ? nous avons méconnu les bienfaits de Dieu, les bienfaits de la libre patrie, pour renoncer à tout, comme des insensés que nous sommes, toi pour l'or, moi pour une vie indépendante ! Tu as de l'or maintenant. Reprends-tu tes forces à notre pauvre ami ? Peut-il nous empêcher de mourir de faim ? Je suis libre et indépendant. Ah ! ah ! indépendant comme une bête féroce qui a tous ses semblables et toute la nature pour ennemis ; qui se nourrit de plantes, qui est dévorée vivante par des animaux sans nom ! Maudit soit notre folie ! maudite soit l'heure qui m'inspira cette coupable pensée ! maudite soit notre ingratitude envers Dieu !

A la fin de cette violente imprécation, Jean Creps frémit de colère et d'indignation. Donat lui prit la main et dit d'une voix douce :

—Allons, monsieur Jean, ne perdez pas courage. Nous ne sommes certainement pas heureux, et il est bien possible que notre effroyable sort soit une juste punition du ciel ; mais qu'importe tout cela, s'il n'arrive rien de dangereux à notre ami Victor ? Il dort tranquille maintenant. Demain, il sera peut-être tout-à-fait guéri. Nous ne voyagerons plus si vite ; nous nous reposerons beaucoup, nous chasserons quelques heures pendant la journée. Sauf la faiblesse du pauvre Roozeman, je ne sais pas si nous avons beaucoup de raisons de nous plaindre. Nous n'avons pas encore rencontré de bêtes féroces, de brigands ni de sauvages. Il me semble que nous devrions en louer Dieu. Allons, monsieur Jean, je sais bien que l'indisposition de Victor seule vous rend si triste, mais ayez bon courage, il guérira, vous dis-je. Tant qu'il y a

vie, il y a espoir ; après la souffrance vient la joie, et d'ailleurs, nous ne pouvons que porter notre croix avec patience jusqu'à la fin.

Jean ne répondit pas grand'chose à ce discours consolant. Il resta assis quelques instants, puis se leva et dit :

—Va te coucher, Donat ; je veillerai et je ferai attention si notre ami n'a besoin de rien. Dans deux heures, je t'éveillerai, et nous nous remplacerons l'un l'autre.

—Ciel ! comme vous m'effrayez ! s'écria Donat. Que craignez-vous ? M. Victor est-il donc dangereusement malade ?

—Non : mais il ne peut pas rester sans garde. Couche-toi, je t'en prie.

Donat se glissa sous la tente, tandis que Creps reprenait sa première place près du feu.

XI

LA DÉLIVRANCE.

Victor n'avait dormi qu'une couple d'heures. Alors, une fièvre ardente s'était déclarée, qui, augmentant peu à peu de violence, semblait vouloir consumer le malheureux jeune homme. Sa tête était brûlante, sa respiration était faible et sifflante ; il avait perdu toute connaissance. Le seul mot qu'il pût encore articuler était le mot : "A boire ! à boire !" qu'il bégayait continuellement.

Creps et Donat étaient assis à côté de lui sous la tente obscure, avec une gourde à la main. Leurs larmes coulaient en silence ; un désespoir immense remplissait leur cœur brisé. Ils sentirent que la mort était assise entre eux, écoutant et comptant comme eux les derniers râles de leur ami.

Vers minuit, la fièvre parut un peu se calmer, car le malade devint moins agité et se tint tranquille pendant une demi-heure. Comme sa respiration, quoique pénible, restait libre et régulière, l'espoir de la guérison redescendit dans le cœur de ses compagnons. Ils échangèrent même quelques paroles joyeuses ; mais la fièvre n'avait interrompu sa lutte cruelle contre la vie que pour la reprendre avec une nouvelle fureur.

Victor commença tout à coup à se tordre, à tomber en convulsions et à crier, comme si des bourreaux invisibles le torturaient. Les cris d'angoisse de ses camarades remplissaient la tente ; leurs cheveux se dressaient sur leurs têtes ; car ils ne doutaient pas que cette crise ne fût la dernière convulsion de la mort...

Mais Victor, épuisé par ses mouvements furieux, retomba sans force sur son lit de camp. Il demeura étendu, haletant et râlant, comme un lutteur qui, après un combat opiniâtre, tombe vaincu dans l'arène ! Peu à peu sa respiration devint moins difficile. Alors les symptômes de sa maladie

changèrent. Il se mit à parler, avec une admiration enthousiaste et du ton de la plus vive tendresse, de sa chère Belgique, de sa bonne mère et de Lucie, sa bien-aimée. Il saluait joyeusement la tour gigantesque qui domine comme un phare sa ville natale ; il voyait sa mère et l'embrassait ; il serrait en pleurant de joie la main de son amie fidèle ; il louait et bénissait Dieu qui le ramenait heureux et riche à millions dans sa belle patrie...

Si ses souffrances physiques et la crainte de sa mort avaient brisé le cœur de ses amis, le spectacle de sa folie les torturait bien plus encore ! Chacune de ses paroles était pour eux comme un coup de poignard !

Cette position terrible dura très-longtemps : mais enfin, la voix du malade se changea en un murmure confus qui devint de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'il parût plongé dans un sommeil paisible.

—Ah ! la terrible fièvre a cessé ! s'écria Donat. Il verra encore la lumière du jour ! Il y a encore de l'espoir, monsieur Jean, il y a encore de l'espoir !

—De l'espoir ! grommela Creps. Ton courage n'est donc que de l'aveuglement ? S'il pouvait guérir, cela ne servirait de rien. Qu'advient-il de nous, ô ciel ! La faim déchire mes entrailles ; ma tête tourne ; il fait noir devant mes yeux ; je vais succomber.

Donat prit quelque chose dans l'obscurité, et dit :

—Tenez, tenez, mangez ! Pour l'amour de Dieu, mangez !

—Comment ! les oiseaux ? sa nourriture ? s'écria Jean avec horreur. Jamais, plutôt mourir !

Mangez, vous dis-je ! J'irai dans le bois... Oui, oui, je trouverai encore autres chose, dussé-je chercher sous terre. Il ne fait pas tout à fait noir au dehors. Mangez, prenez les oiseaux. Ne me résistez pas ou je m'enfuis d'ici et vous ne me reverrez plus jamais !

—Ah ! quelle cruelle nécessité ! soupira Creps. La faim est un inexorable tyran. Eh bien, mange aussi un des oiseaux.

—Moi ? s'écria Donat. Je ne prétendrai pas que je sois sans appétit et que mon estomac soit à la noce ; mais je puis encore attendre quelques heures. Veillez donc avec confiance le pauvre Victor. Il est possible que je ne revienne qu'au grand jour. Cette fois, je ne cesserai ma chasse que lorsque j'aurai assez de gibier pour nous faire à tous un dîner copieux. Adieu, à bientôt !

A ces mots, il sortit en courant et disparut.

Victor paraissait dormir et ne remuait plus ; Creps resta assis à côté du lit de camp, jusqu'au moment où la clarté du jour pénétra dans la tente. Il avait mangé un des oiseaux et avait

mis l'autre de côté sur son havre-sac. Souvent il regardait avec des yeux flamboyants, et tendait la main pour le prendre ; mais l'idée que Donat pourrait revenir les mains vides, et que Victor, à son réveil, demanderait en vain une bouchée de nourriture, le frappait d'horreur, et il dé tournait chaque fois les yeux sur le malade pour trouver de nouvelles forces contre la tentation.

Le soleil avait déjà monté sur l'horizon, lorsque Kwik parut à l'entrée de la tente et demanda d'une voix inquiète comment se portait le pauvre Victor. Il s'était trompé dans son espoir d'une chasse abondante ; mais il rapportait néanmoins assez de gibier pour se préserver de la faim pendant une demi-journée. D'une main, il tenait un animal semblable à un rat, et, de l'autre, un oiseau noir comme un corbeau.

Le feu fut allumé, le rat écorché, le corbeau plumé, et tous deux furent attachés à des bâtons au-dessus de la flamme. Le gibier avait à peine vu le feu, que les chercheurs d'or le déchirèrent en pièces et le dévorèrent tous saignant avec un appétit féroce.

Ils gardèrent à l'intention de Victor, une partie du rat et du corbeau et, pour que cela fût meilleur et plus tendre, ils placèrent encore cette part au-dessus de la flamme et la laissèrent rôtir suffisamment.

—J'ai oui dire dès mon enfance que les rats sont venimeux, murmura Kwik en se léchant les doigts ; mais il n'y a, pardieu, rien de plus exquis au monde, excepté la queue pourtant. Ah ! quel festin j'ai fait là ! Mes entrailles frémissent encore de plaisir. Si Victor était éveillé maintenant, comme ces cuisses de corbeau et ces succulents gigots de rat lui rendraient ses forces !

—Ce repas m'a rendu la raison et le courage, dit Creps. Oui, il y a encore quelque espoir de délivrance. Nous devons partir, marcher et toujours marcher, pour sortir de ce désert. Nous soutiendrons et nous porterons Victor. Nous nous reposerons souvent. Voilà longtemps qu'il dort : nous l'éveillerons...

Un cri de joie s'échappa de leur poitrine. Ils aperçurent Victor debout près de la tente, appuyé d'une main au montant transversal et les regardant avec un sourire tranquille.

Leur joie fut cependant de courte durée. Quand le pauvre Roozeman voulut faire un pas, ses jambes fléchirent sous lui, et il retomba lourdement sur le dos contre le pieu de la tente. Les autres s'élançèrent vers lui, le prirent dans leurs bras et lui adressèrent de douces paroles pour l'encourager et le consoler. Ils tremblaient d'effroi. Le visage de Victor avait la pâleur de la mort, ses yeux étaient vitreux et sans regard, sa bou-

che grimaçait comme dans les convulsions de l'agonie.

Il prit les mains de ses camarades, les serra doucement et dit d'une voix faible mais claire :

—O mes bons amis, écoutez-moi, j'ai une prière à vous faire, un dernier bienfait à implorer de votre amitié. Promettez-moi que vous consentirez.

—Tout, tout, même notre vie ! répondirent ses amis.

—Regardez-moi bien ; ma vie est à sa fin. La nature peut lutter en moi et résister à la mort pendant des heures, peut-être encore toute une journée... mais je ne reverrai plus jamais la vallée de Sacramento, c'est écrit là-haut.....

Donat voulut lui fermer la bouche ; Jean Creps mouillait ses mains de chaudes larmes.

—Non, écoutez ; je ne puis presque plus parler, reprit-il. Vous avez tort, mes amis : votre amour m'est d'un faible secours. Je suis un obstacle, un empêchement. En voulant me sauver, vous vous sacrifiez vous-mêmes. Oh ! je vous en supplie, ne me laissez pas mourir avec la terrible conviction que je suis la cause de votre malheur, de votre mort. Abandonnez-moi à mon sort ; fuyez ce désert et sauvez votre précieuse vie.

Ses amis repoussèrent cette prière avec des cris d'horreur. Ils jurèrent de périr ensemble dans ce désert ou d'échapper avec lui au sort affreux qui les mençait. Il attendit qu'ils eussent cessé les témoignages de leur affection, puis il reprit comme s'il ne les avait pas compris :

—Vous m'aimez, je le sais, mes bons amis ; mais doutez-vous donc de mon amour pour vous ? Pourquoi trois victimes, quand la fatalité n'en exige qu'une ? Retournez dans votre patrie regrettée, portez à ma mère mon dernier adieu ; dites-lui, dites à Lucie que je suis mort avec leurs noms bien-aimés sur les lèvres, que mon dernier soupir a été une prière pour leur bonheur.

Creps et Kwik étaient consternés ; la mort dans le cœur, ils étaient agenouillés près du malade et ne murmuraient que des mots presque intelligibles, pour combattre son effroyable désespoir.

Tout à coup Donat se leva, secoua la tête comme s'il était fâché, prit le lasso et la hache, et dit à Creps :

—Ah ça ! ce n'est pas avec des larmes que l'on surmonte le malheur. Restez près de Victor ; consolez-le : je vais chercher un moyen de le sauver.

Une demi-heure après, Donat revint, portant sur son dos quelque chose qui ressemblait à une échelle. C'étaient deux tiges d'arbres longues et minces. Il y avait attaché, avec des bandes du lasso, quelques échelons de bois et avait entrelacé le tout

de petites branches flexibles. Otant cet objet de ses épaules :

—Voici le moyen, dit-il. C'est une civière. Nous y étendrons la voile de notre tente et nous ferons un oreiller de nos couvertures. Oui, monsieur Victor, il n'y a pas à refuser, vous n'êtes pas le maître. Nous essayerons de vous transporter hors de ce désert, et, dussé-je vous faire violence et vous lier sur la civière, vous viendrez avec nous aussi longtemps que votre cœur battra. Allez, Jean, chaque minute vaut un siècle pour nous. Nous avons mangé. Crachez dans vos mains et en avant, en avant !

Malgré ses refus, Victor fut placé sur la civière. La moindre secousse semblait lui causer des douleurs affreuses ; mais ses amis ne se laissèrent pas retarder et traversèrent la forêt comme s'ils étaient chassés à coups de fouet.

Victor devait être bien gravement malade. Pendant l'absence de Donat, Creps lui avait offert de la nourriture, mais il l'avait refusée avec dégoût. Le sentiment de la faim était déjà étouffé en lui.

Vingt fois il répéta sa prière. Chaque fois que ses amis s'arrêtaient pour reprendre haleine, il joignait les mains et les suppliait de se sauver eux-mêmes et de l'abandonner à son sort. Il se plaignait aussi que la civière lui causât des tortures insupportables ; mais les autres se contentaient de baisser un peu les branches de la civière et reprenaient leur pénible voyage.

Quand ils eurent fait ainsi à peu près deux lieues de chemin et qu'ils eurent atteint avec des peines indescriptibles une large plaine, un cri terrible sortit tout à coup de la poitrine du malade et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux :

—Oh ! vous me martyrisez impitoyablement ! gémit-il. Arrêtez ! La civière me déchire les membres, elle me serre le cœur à l'écraser. Reposez-moi à terre ou je meurs !

Ils déposèrent la civière. Victor s'écria en suppliant :

—Otez-moi de là-dessus ! Pour l'amour de Dieu, ôtez-moi de là-dessus ! Je ne veux plus avancer. O mes amis, ne soyez pas si cruels ; accordez-moi une paisible agonie.

Creps poussa un cri de désespoir, il fit le geste de s'arracher les cheveux et dit :

—Impuissant ! Dieu le veut, le désert sera notre tombe. Eh bien, mourons ensemble en ce lieu ! Que notre souvenir même soit effacé ! le souvenir de trois insensés qui vinrent chercher ici la mort la plus terrible, tandis que le bonheur leur souriait dans leur patrie !

Tout à coup, Donat sauta debout par un effort violent et étendit le doigt devant lui en riant et trébuchant comme un jonc.

—Quoi ? qu'entends-tu ? demanda Creps.

A Continuer.

Société d'Agriculture du Comté de Berthier.

AVIS PUBLIC.

IL y aura une ASSEMBLÉE PUBLIQUE des Membres de la Société d'Agriculture de ce Comté, MERCREDI, le QUATROZIÈME jour du mois de DÉCEMBRE prochain, à ONZE heures du matin, à la SALLE PUBLIQUE de la paroisse de Berthier, afin de procéder à l'ÉLECTION DES OFFICIERS ET DIRECTEURS devant former le Bureau de DIRECTION de la dite Société, pour l'année mil huit cent soixante-et-onze.

MM. les Membres de cette Société sont, par les présentes, avertis que, en vertu d'un Règlement passé par le Conseil d'Agriculture de cette Province, pour avoir de prendre part à la dite Election, il faudra avoir SOUSCRIT et avoir payé sa souscription pour l'année prochaine, 1871, au moins une heure avant la dite assemblée.

Par ordre du Président,

B. E. PELLAND,
Secrétaire-Trésorier, S. A. C. Berthier.
Berthier, 21 novembre 1870.—4 tl

ACHÉTEZ

**L'ALMANACH AGRICOLE,
COMMERCIAL ET HISTORIQUE**

DE

**J. BTE. ROLLAND & FILS,
Pour 1871**

C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles sur le Clergé et le Gouvernement du Canada, les Cours, les Banques, Lois de Chasse et de Pêches, le Concile Œcuménique, les Régistrateurs, des Anecdotes, des bons Mots, &c.

A vendre chez tous les marchands.

Prix : 5 Centins.

N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses soit conforme à "l'Ordo"

AUSSI, LE

**CALENDRIER DE LA PUISSANCE DU
CANADA
Pour 1871.**

Contenant une liste complète du Clergé de la Puissance.

17 Novembre mk-3

NOUS PAYERONS AUX AGENTS

Un salaire de \$35 PAR SEMAINE, ou nous allouons une forte commission pour vendre notre nouvelle Invention. Adresse.

J. W. FRINK & CIE., Marshall, Mich.
20 Octobre. 21-ap

**COCHONS BERKSHIRES & SUFFOLKS
PUR SANG,**

A vendre.

LOUIS BEAUBIEN,

8 nov—ak Montréal

VINAIGRE, Comment on le fait avec du Cidre, du Vin ou Sorghum en 10 heures sans faire usage de drogues. Pour les circulaires, s'adresser à F. J. Sage, Manufacturier de Vinaigre. Cromwell, Ct. 22 Septembre 1870.—a

IMPORTANT POUR

**CEUX QUI SE SERVENT D'HUILE POUR
LES MACHINES.**

L'HUILE EXTRA DE STOCK

**EMPLOYÉE POUR LUBRIFIER, SURPASSE
TOUS LES AUTRES HUILES COMPOSÉES
AVEC DES SUBSTANCES ANIMALES,
VÉGÉTALES ET MINÉRALES.**

Nous sommes prêts à prouver sa supériorité sur tous les autres Huiles maintenant employées pour les Machines, depuis l'Horloge ou la Machine à coudre, jusqu'à l'arbre le plus pesant pour les Bateaux à Vapeur. Voici en quoi elle excelle sur les autres huiles : —ELLE N'ADHÈRE PAS aux Machines qu'on peut aisément en bon état sans trop de trouble, et elle nettoiera les Machines auxquelles auraient adhéré d'autres Huiles. ELLE NE SE CONGÈLERA PAS OU N'ÉPAISIRA PAS DANS LE TEMPS LE PLUS FROID. C'est une qualité de la plus haute importance, vu qu'une huile ne la possédant pas ne pourra lubrifier un arbre froid : Une huile semblable pourra être employée chaude, mais du moment qu'elle viendra en contact avec un arbre froid, elle se congèlera et ne commencera à lubrifier que lorsque la friction l'aura réduit à l'état liquide. En acquérant une température plus chaude, le "journal" s'étend et la boîte en souffre. Il est aussi possible d'employer de l'huile qui se figera sur un arbre froid, sans obtenir ce résultat comme il l'est de mélanger de l'huile avec de l'eau. L'HUILE EXTRA DE STOCK POUR LES MACHINES LUBRIFERA LA MACHINE LA PLUS FROIDE DU MOMENT QU'ELLE Y SERA APPLIQUÉE. Cette huile est garantie être supérieure au blanc de balne ou à tous les huiles d'olive, à l'exception du "bolt cutting."

Les ordres seront promptement exécutés, si on les envoie à

WINANS, BUTLER & CIE.

77, Rue Front, Toronto.

G. B. STOCK,

Seul agent pour la Puissance,
Brougham, Ont.

TEMOIGNAGE.

LES MACHINES DE JOSEPH HALL, }
Oshawa, Ontario 4 Avril 1870. }

GEO. B. STOCK, Ecr., Brougham.

CHER MONSIEUR,

Nous nous sommes servi de votre huile pour lubrifier, durant les quatre derniers mois, et je puis dire sans hésiter que c'est la meilleure que nous avons employée jusqu'ici. Elle est aussi à bon marché et dure plus longtemps qu'aucune autre huile. Nous avons mis en opération notre nouvelle Machine à planer du fer, de 14 pieds, du ant 7 jours après l'avoir lubrifier une seule fois ; elle tient les Machines claires et brillantes, nous ne désirons rien de mieux pour lubrifier.

Votre respectueux serviteur.

F. W. GLEN,

Président.

Brougham, Ont., 20 Octobre.

AUX ABONNES

DE

**LA SEMAINE AGRICOLE
ET DE**

LA MINERVE

Quotidienne, Semi-Quotidienne & Hebdomadaire

Afin de nous rendre au désir d'un grand nombre de nos Abonnés de la *Semaine Agricole* et aux différentes Editions de *La Minerve*, nous entreprendrons.

DE RELIER CES DIFFÉRENTS VOLUMES
AU
PRIX COUTANT

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT.

Bureau de la MINERVE, }
Montréal, Juillet 1870.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fail spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 9 Décembre, 1870.

Table with multiple columns for products (FARINE EN QUART, GRAINS ET GRAINES, VIANDES, VOLAILLES, CIBIER, POISSON, LAITERIE, FRUITS, DIVERS, BOIS DE CORDE, BESTIAUX, FODRAGES) and rows for different locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec) with sub-columns for 'DE' and 'A' prices.

NOUVEAUTÉ!

CARTES JACQUES-CARTIER

Nous venons de recevoir un grand Assortiment de CARTES A JOUER avec le Portrait de JACQUES-CARTIER sur le do, de différentes qualités soit de \$1.2, \$1.75, \$2.00 et \$3.00 la douzaine. En vente à la Librairie de

J. B. ROLLAND & FILS,

N.s. 12 et 14, Rue St Vincent.

17 Novembre.

mk-3

Cie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMELIORE DES TRAINS

POUR L'HIVER DE 1870.

AUGMENTATION DE VITESSE.

Nouveaux Chars pour tous les Trains Express

Les trains partiront maintenant de Montréal comme suit :

ALLANT A L'OUEST.

Train de la Malle pour Toronto et les stations intermédiaires... 3.00 A.M. Express de nuit pour Ogdensburg, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, G. derich, Buffalo, Detroit, Chicago et tous les points de l'ouest à... 3.00 P.M. Train d'accommodement pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires... 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires... 4.00 P.M. Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9.30 A.M., Midi, 2.00 P.M., et 5.00 P.M. Le train de 2.00 p. m. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Trains d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires... 6.45 A.M. Express pour Boston via Vermont Central... 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central à... 3.5 P.M. Express de nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Brompton Falls, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement à... 10.10 P.M.

Il y aura des Chars Dort-lrs à tous les trains de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet. Le steamer "CARLOTTA" ou "CHASE" laissera Portland pour Halifax, N. E., tous les Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

La compagnie internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jendis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B. & c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie. Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la Station Bonaventure ou au Bureau No. 38, Grande Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant.

Montréal 12 Nov. 1870.—a k

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMERIE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAV, FRERES

Nc. 16, RUE ST. VINCENT MONTREAL

\$1 par année, payable d'avance.